

Les petits prophètes

J.G. Bellett

Table des matières

Osée

Joël

Amos

Abdias

Jonas

Michée

Nahum

Habakuk

Sophonie

Aggée

Zacharie

Malachie

Osée

Osée prophétisa en vue de la dissolution du royaume des dix tribus, et au temps où la maison de Jéhu allait prendre fin. Le prophète est tout occupé de la ruine prochaine, mais il anticipe aussi, au-delà de ces temps, des scènes de restauration et de gloire. Et l'on peut dire que la mort et la résurrection d'Israël sont envisagées et présentées par lui sous différentes figures qui placent d'une manière vivante ces choses devant nous.

À l'ouverture du livre, nous voyons qu'au commandement de l'Éternel, le prophète se choisit une femme et a des enfants. Il aurait pu dire d'eux ce qu'Ésaïe prononça de ses deux fils : « Me voici avec les enfants que l'Éternel m'a donnés pour être un signe et un miracle » [És. 8, 18].

Le premier né, « Jizreël », signale la désolation de la maison de Jéhu et celle de la maison d'Israël. Le second enfant, « Lo-Rukhama », est pour signe que Dieu retirerait Sa miséricorde de la maison d'Israël. Le troisième reçoit le nom de « Lo-Ammi », en témoignage que Dieu désavouerait Israël pour Son peuple. Mais tout cela se termine par la promesse d'un rassemblement final appelé « la journée de Jizreël », en laquelle la même nation qui est aujourd'hui rejetée serait rétablie. Le vent bruyant, le tremblement de terre, et le feu, passent, accomplissant l'œuvre qui leur est assignée, mais le son doux et subtil est réservé pour la fin [1 Rois 19, 11-12].

Le second chapitre nous fournit un exposé plus complet du péché et de l'état misérable d'Israël, en même temps que de la bénédiction finale qui attend ce peuple. La description magnifique de l'alliance établie par l'Éternel entre Israël et les bêtes des champs, après que Lui-même a traité alliance avec lui, est quelque chose de vraiment exquis, car l'on a devant soi la sphère de bénédiction dans laquelle Israël se trouve avec le Seigneur après les jours de captivité et la traversée du désert. « La vallée de Acor » est rappelée comme « sa

porte d'espérance », c'est-à-dire comme changeant le jugement en victoire ou en gloire, et la tribulation en joie (Jos. 7). Toutes ces choses disent assez la mort et la résurrection de la nation.

Puis, au chapitre 3, le prophète est engagé à prendre une seconde femme. Ces mariages sont allégoriques et nous rappellent plusieurs choses en Ézéchiel ; en Jérémie, la manière dont il cacha sa ceinture vers l'Euphrate [Jér. 13, 4] ; et dans les Actes, Agabus se liant les mains et les pieds avec la ceinture de Paul [Act. 21, 11]. Toutes ces choses typifient ou présentent d'une manière figurée des événements encore futurs.

Le premier mariage du prophète nous instruit au sujet du rejet d'Israël comme nation, et de son retour à la bénédiction dans les derniers jours. Le second mariage nous fournit des enseignements sur l'histoire politique et sur l'histoire religieuse du peuple ; et sûrement ces choses sont propres à nous émerveiller, car nous voyons nous-mêmes comme vérifié ce qu'anticipe le prophète. De nos jours encore, ce peuple est sans roi, sans sacrifice, sans théraphim. Il est sans existence dans le monde politique, et ne peut être considéré ni comme peuple sanctifié ni comme peuple idolâtre. Les Israélites sont privés pour ainsi dire de la connaissance et de l'adoration de Dieu, et n'ont pas, comme leurs pères, de part dans le culte des idoles. C'est réellement de nos propres yeux que nous contemplons ces choses. Mais cette nation doit revivre politiquement et religieusement. Et comme nous en parle plus loin le prophète : « Ils se retourneront et rechercheront l'Éternel leur Dieu et David leur roi ; ils révéreront l'Éternel et sa bonté aux derniers jours ». Sûrement, cela nous dit encore leur mort présente et leur résurrection prochaine.

Après ces trois premiers chapitres, nous pénétrons, si je puis parler ainsi, dans le corps de la prophétie, et des détails nous sont donnés sur les péchés qui ont provoqué les jugements. « Il y a un péché à la mort » [1 Jean 5, 16], comme nous le dit Jean, et je crois qu'Israël comme nation s'en est rendu coupable. Tous les prophètes en parlent. « Si jamais cette iniquité vous est pardonnée que vous n'en mouriez », a dit Ésaïe [És. 22, 14]. Mais la vision des ossements desséchés d'Ézéchiel [Éz. 37] est peut-être la portion des Écritures la plus frappante, à ce sujet, et la mieux connue. Le divin prophète Lui-même entretient les Juifs de Son temps, du jour de l'Éternel Dieu qui les détruira misérablement comme les méchants vigneron. « Voici votre maison vous est laissée déserte » [Matt. 23, 38], leur dit-Il aussi. Sûrement ils sont bien frappés de mort aujourd'hui, comme pays et comme nation. Tout cela nous crie avec force : « Il y a un péché à la mort ».

Mais cette mort sera vaincue, et la nation juive aura part à la résurrection de même que les corps des saints. Et, de même que les saints revêtus de leurs différentes gloires rempliront et orneront les cieux, Israël aussi fleurira et fructifiera et remplira le monde entier de l'abondance de ses fruits. « Quelle sera leur réception sinon la vie d'entre les morts ? » [Rom. 11, 15]. Il y aura réveil sous le rapport spirituel aussi bien que quant aux circonstances, rétablissement moral aussi bien que national, conversion aussi bien que restauration. Le dernier chapitre d'Osée nous révèle cela comme du reste tous les prophètes. [Michée, dont nous considérerons ailleurs la prophétie](#), nous peint ce sujet sous des couleurs bien vives et retrace les exercices d'âme d'une manière frappante dans ses deux derniers chapitres.

Les aperçus que nous donne notre prophète sur les iniquités qui conduisent le peuple au tombeau, ou au jugement de mort, sont variés, et sans enchaînement.

Le pays devait mener deuil et les habitants être en langueur. Le Seigneur serait comme la teigne à Éphraïm et comme la vermoulure à la maison de Juda ; Il les abattrait comme les oiseaux des cieux ; ils seraient engloutis ; Memphis les ensevelirait ; leurs enfants seraient conduits au meurtrier, et ils se serviraient des paroles réservées pour le jour terrible de la destruction : « Montagnes, couvrez-nous, coteaux, tombez sur nous ! » [10, 8].

Ce sont là les paroles et la description qui nous sont données d'eux. Mais ils devaient revivre et le Saint Esprit nous fait aussi jeter sur cette scène un rapide coup d'œil. L'Éternel est le Dieu fort et non pas un homme ; Ses compassions se réchaufferont ; Il n'exécutera point l'ardeur de Sa colère et ne détruira pas entièrement Son peuple. Il est parlé de la résurrection comme devant avoir lieu au troisième jour : allusion manifeste à la résurrection du Seigneur d'Israël Lui-même. La sortie d'Égypte est rappelée comme pour indiquer le renouvellement de l'histoire d'Israël, ou pour le présenter comme s'il commençait de nouveau à marcher sous la conduite et la grâce de Dieu ; c'est dans le même but que l'histoire de Jacob est mentionnée. Le moment de la naissance et celui de la sortie du tombeau auxquels il est fait allusion, sont aussi destinés à reproduire en figures la même histoire de ce peuple. La violence dévastatrice du vent d'orient, puis l'épanouissement et les richesses du printemps, nous parlent encore de la ruine et du relèvement de la nation.

De tels passages impriment à ce livre son caractère ; et en le lisant, je suis frappé de voir comment l'Esprit de Dieu dirige constamment la pensée sur le jugement et la rédemption, la mort et la résurrection d'Israël comme nation. Dans le chapitre 13, le langage de la résurrection même est tellement employé que l'apôtre Paul en fait usage lorsque c'est littéralement de la résurrection qu'il s'occupe (1 Cor. 15, 55). Ici pourtant, c'est le rétablissement de la nation qui est envisagé ; et comme Osée se trouve en face de la captivité assyrienne et de la ruine prochaine de la maison de Jéhu, c'était tout naturel et même facile à l'Esprit, si j'ose employer une telle expression, de l'amener à voir et à décrire l'état de mort dans lequel Israël allait se trouver^[1].

Ce qui nous est surtout présenté, je le répète, c'est le détail de ces iniquités dont le développement rendait nécessaire le jugement à mort. Mais j'admets volontiers et pleinement ce qu'un autre a dit, qu'Osée, tout en poursuivant son sujet, embrasse toute la série des voies de Dieu et ouvre devant nous le vaste champ de la vérité.

À côté du rejet actuel des Juifs et de leur restauration future qui, nous l'avons vu, sont les principaux sujets du livre, il est fait allusion à la greffe des Gentils sur la racine juive. Voyez à ce sujet le verset 10 du chapitre 1, relevé pour la même conclusion en Romains 9, 26. L'idée bien scripturaire d'un résidu en Israël se trouve implicitement contenue dans les mots « Ammi » et « Rukhama » du chapitre 2 verset 1, et ainsi nous avons quelques traits concernant d'autres vérités que celles qui occupent principalement le prophète. En outre, « rien ne peut être plus beau que ce mélange de nécessité morale de jugement, de juste indignation de Dieu contre un tel péché, d'argument pour engager Israël à abandonner ses mauvaises voies et chercher l'Éternel qui se laisserait sûrement fléchir ; de recours de Dieu aux conseils éternels de Sa propre grâce, et, en même temps, de Son souvenir de Ses anciennes relations avec Son peuple bien-aimé ; rien de plus touchant dans la bouche de Dieu que ce mélange de reproches, de tendresse, d'appel, de retour à des moments plus heureux, que ce mélange d'affection et de jugement que nous retrouvons maintes fois dans ce prophète »^[2].

Nous avons ainsi en Osée des matières diverses quoique son grand sujet, je le répète, soit la mort et la résurrection d'Israël.

C'est du dernier verset que nous pouvons déduire la morale de son livre : il nous dit où peut être trouvée la sagesse, cette sagesse véritable et divine à laquelle se rapporte le bonheur éternel de l'âme. Et sûrement, c'est dans le mystère de la mort et de la résurrection, du jugement et de la rédemption, du péché et du salut, dans le mystère d'Adam et de Christ, si je puis m'exprimer ainsi, que se trouve la grande morale de l'histoire de ce monde ruiné.

Tout ce qui doit être ramené à Dieu, tout ce qui doit subsister en Christ ou sous Son gouvernement, doit être revêtu d'un caractère de résurrection, de rédemption du jugement de mort, et le Juif aussi bien que tout le

reste, la nation d'Israël du dernier jour, comme nous l'apprennent Osée, les prophètes, et l'apôtre des Gentils lui-même.

Cette réflexion sur le dernier verset de notre prophète pourrait, semble-t-il, clore aussi notre méditation ; mais je dois encore ajouter quelques mots.

La rédemption conduit à la *relation*. C'est là la manière dont Dieu agit. Les besoins de Sa nature ne sont satisfaits qu'à cette condition. « Dieu est amour » [1 Jean 4, 8]. Quiconque a part à Son rachat, a aussi part à Son adoption. Il place tous Ses rachetés en relation avec Lui-même. Il en fut ainsi avec les patriarches. Isaac suivit Abraham. Il en fut ainsi en Israël. Dieu parle à Israël et d'Israël comme étant fiancé et adopté. Je pourrais recourir pour le prouver à Ésaïe 54, à Jérémie 3, à Ézéchiël 16, à Sophonie 3, et à une foule d'autres passages. Il en est de même pour nous, et nous voyons cette vérité richement enseignée dans le Nouveau Testament. Rachetés de *la malédiction* de la loi, nous l'avons été aussi de *l'esclavage* dans lequel elle nous tenait. En d'autres termes, le privilège infini de la justification est suivi par celui de l'Esprit d'adoption (Gal. 3 et 4).

Parmi les portions de l'Écriture qui nous montrent la nation d'Israël comme devant jouir de la relation aussi bien que de la rédemption, Osée peut tout spécialement être cité, car au second chapitre le Seigneur anticipant les jours du royaume pour Son peuple, lui tient ce langage par la bouche de Son prophète : « Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Éternel, que tu m'appelleras Ischi (mon mari) ; et que tu ne m'appelleras plus : Baali (mon baal, mon maître) ». Chose admirable et précieuse ! Israël restauré et vivifié aura communion avec son Seigneur, dans la joie et la liberté d'une relation du caractère le plus précieux et le plus intime ! Car voici ce que dit encore l'Éternel par Son prophète Jérémie : « Éphraïm ne m'a-t-il pas été un cher enfant ? Ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé ? Car toutes les fois que j'ai parlé de lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui et j'aurai certainement pitié de lui » (31, 20).

C'en est assez. La rédemption conduit à la relation, et de là à la gloire. La terre et les cieux en rendront témoignage bientôt d'une manière aussi variée qu'excellente et merveilleuse.

Joël

L'époque de ce prophète ne nous est pas indiquée. Nous pourrions en conclure qu'il importe peu à quel temps il florissait, mais nous pouvons le déduire du caractère de sa prophétie, et ainsi le silence de l'Esprit sur ce point est plus qu'expliqué : il est justifié.

Le prophète fut chargé du message de la parole du Seigneur en un jour de pénible calamité nationale, alors que le pays était continuellement désolé, soit par les invasions incessantes de l'ennemi tout occupé de ravager et détruire, soit par la famine qui, d'année en année, reparaisait dans le pays comme conséquence des plaies qui y régnaient.

Mais à travers ces calamités du moment, les grandes tribulations qui doivent clore l'histoire d'Israël sont envisagées par le regard à portée lointaine de Celui qui connaît la fin dès le commencement [És. 46, 10], et qui, dans Sa grâce, voudrait sonner l'alarme aux oreilles de Son peuple afin qu'il puisse se préparer pour un jour de visitation.

Rien n'est plus commun que cela chez les prophètes. Ils considèrent les circonstances présentes comme les gages de temps encore futurs. Et c'est ce que le Seigneur fait aussi Lui-même. En Luc 13, ayant parlé de la cruauté de Pilate envers les Galiléens et de la ruine de la tour de Siloé, Jésus prenant, si je puis m'exprimer

ainsi, le style des prophètes, dit à cette génération : « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière ».

Au jour de Joël, la vigne et le figuier, le palmier, le grenadier et le pommier ont séché. Le vin doux est tari, l'huile manque, et la moisson est périée. Les sacrificateurs et les ministres sont convoqués pour mener deuil, et un jeûne solennel est proclamé afin que les anciens et tous les habitants du pays se rassemblent. Le service de la maison de Dieu est suspendu ; le gâteau et l'aspersion sont retranchés, et la joie et l'allégresse qui appartiennent à la maison ne sont plus. Dans les champs, les grains sont pourris, et dans les villes les greniers sont vides ; les troupeaux partagent aussi la misère de ces temps. Sous le poids de telles angoisses, le prophète lui-même commence à crier à Dieu. Il entre, pour ainsi dire, le premier dans la voie de l'humiliation et de la confession, choses qui conviennent si bien à un tel moment de l'histoire du peuple.

Dans le second chapitre, nous avons encore le détail de misères nationales, mais considérées comme plus étroitement liées à ce grand et dernier jour où le jugement sera exercé, et qui terminera par une visitation de justice et de colère l'histoire d'Israël apostat. L'appel à la repentance est répété dans l'espérance qu'un retour à Dieu dissipera Son indignation. Et quoique ces appels du prophète aient été parfaitement appropriés à la calamité de cette époque, nous savons que c'est le même esprit d'humiliation et de confession qui reparaitra dans les jours à venir de sa nation, la veille de sa délivrance. Un esprit de grâce sera alors répandu [Zach. 12, 10] et chacun mènera deuil à part. Le peuple reconnaîtra son péché et en acceptera le châtiment. Si la trompette a sonné « l'alarme » pour avertir de l'approche de l'ennemi, elle sonnera de nouveau, non pas cette fois pour faire entendre un cri d'alarme, mais pour convoquer le peuple à une assemblée de deuil. De sorte que, dans ce trait caractéristique du jour de notre prophète, nous pouvons retracer encore les circonstances *morales* du dernier jour de l'histoire d'Israël. La calamité apparaît comme le jugement du Seigneur en justice ; la repentance arrive comme le fruit de l'Esprit en grâce. Et alors, comme fruit de cette repentance, le système israélite tout entier est vivifié de nouveau, une pleine fertilité est garantie à ce pays maintenant aride et désolé, les temps de rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses sont anticipés, et « mon peuple ne sera point confus à toujours », répète plusieurs fois le Seigneur. La promesse de l'Esprit est donnée, et nous voyons les temps du « jour du Seigneur » se terminer par la destruction des ennemis et la délivrance de l'Israël de Dieu. Tout cela est la combinaison du chapitre 24 de Matthieu et du chapitre 2 des Actes : l'un de ces chapitres nous fournissant un exemple de la réalisation de la promesse ; l'autre détaillant les terreurs de ce jour qui mettra fin aux ennemis confédérés d'Israël, afin de délivrer le résidu de Dieu qui a invoqué sur lui le nom du Seigneur, et d'introduire les élus pour l'amour desquels ces jours de terreur doivent être abrégés [Matt. 24, 22].

Tous les grands traits caractéristiques de ce jour à venir sont réellement groupés ici. La descente de l'Esprit — la délivrance des élus qui ont été amenés à crier au Seigneur — le jugement de la nation apostate opéré par la main de son grand adversaire, de même qu'au temps de « la grande tribulation » — la destruction de cet ennemi, la confédération gentile, par le Seigneur Lui-même, après que le soleil, la lune, et les étoiles ont été bouleversés — et ensuite le règne paisible et glorieux du roi de Sion succédant à tout cela : ces choses que nous voyons éparpillées, si je puis parler ainsi, dans tous les prophètes, se trouvent réunies ici ; elles sont vraiment groupées ensemble. Nous pouvons manquer de discernement pour les placer dans leur ordre, ou pour établir les rapports qui doivent exister entre elles et en faire un tableau vivant ; mais elles n'en contiennent pas moins de riches principes de vérité dont la connaissance peut nous édifier, et par lesquels nous pouvons justifier les voies de cette sagesse qui a ordonné de telles choses, qui les révèle maintenant, et qui les accomplira en leur temps.

Il faut que nous nous arrêtions ici un moment pour remarquer que le don de l'Esprit le jour dont parle le chapitre 2 des Actes et selon que cette prophétie l'avait annoncé, ne fut pas suivi des jugements que doivent accompagner, et auxquels doivent rendre témoignage, l'obscurcissement du soleil et de la lune et la chute des étoiles. Ce n'est pas là ce qui arriva après la descente du Saint Esprit. Et pour quelle raison ? Parce qu'Israël ne fut point alors obéissant. Et c'est en faveur d'Israël que ces jugements s'exécuteront ; ils s'appesantiront sur la tête de ses oppresseurs et cloront ainsi le jour de la tribulation d'Israël. Mais ils ne suivirent pas le don de l'Esprit dont il est parlé en Actes 2, tels qu'ils nous sont dépeints en Joël 2. Et, de nouveau, je répète que c'est parce qu'Israël ne fut alors ni repentant, ni obéissant. « Si vous ne croyez ceci, certainement vous ne serez point affermis » (És. 7, 9). C'est là une vérité qui demeure dans le cas des nations. Israël étant alors incrédule, rejetant (jusque dans le meurtre d'Étienne) le témoignage de l'Esprit, la nation ne fut ni délivrée, ni affermie.

C'est pour cela que l'Esprit, donné au jour de la Pentecôte, mena, si je puis parler de la sorte, dans une tout autre direction. Il baptisa en un corps des élus d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, pour en former un peuple destiné pour le ciel et devant être l'Épouse de l'Agneau, dans le jour de gloire où l'Esprit sera donné de nouveau. Le résidu d'Israël ayant reçu ce don sera tellement ramené à la foi, à la repentance, et à l'obéissance, que toute cette prophétie de Joël pourra s'exécuter sur les nations.

Mais il faut que j'ajoute encore quelques mots sur ce qui est dit dans le chapitre 2 de Joël et dans le chapitre 2 des Actes.

De quelle manière profonde et intéressante l'Esprit complète par un apôtre la parole de l'Esprit prononcée par un prophète ! Comme nous le savons, on pourrait en fournir beaucoup d'exemples, mais pour le moment je ne m'occupe que du commentaire de Pierre sur Joël, c'est-à-dire, de la parole prononcée par Pierre en Actes 2 au sujet de la parole de Joël au second chapitre.

Joël nous parle de l'Esprit, ou du fleuve de Dieu, comme nous l'appellerons. Il en suit la marche ou plutôt le courant parmi les fils et les filles, les vieillards et les jeunes gens, les serviteurs et les servantes en Israël ; il mentionne son flux riche et abondant, et nous parle de la fertilité qu'il produit.

Pierre admet tout cela. Au jour de la Pentecôte, comme il prêchait à Jérusalem, il contemple ce même fleuve de Dieu, tout émerveillé, pour ainsi dire, de la prospérité et de la fertilité qu'il apporte, et qui se présentent aux yeux de l'apôtre en ce moment-là, quand il prend son cours à travers l'Assemblée de Dieu. Mais Pierre fait plus que cela et plus encore que n'avait fait Joël. Il retrace le cours de ce fleuve en arrière et en avant : — en arrière depuis sa source, et en avant jusqu'à son embouchure.

Il le prend à sa source, et il fait cela avec le plus grand soin. C'est là ce qui l'occupe dans le discours qu'il prononça à cette grande occasion. Il nous parle de Jésus accomplissant Son service dans ce monde, puis crucifié, ressuscité et monté en haut ; il dit comment le Fils de Dieu a servi ici-bas, en grâce et en puissance, comment les hommes L'ont crucifié par des mains iniques, comment Dieu L'a ressuscité des morts, et enfin comment Il est maintenant élevé à la droite de Dieu dans les cieux. Il démontre soigneusement ces choses par les Écritures. Et ayant suivi le Seigneur Jésus dans la vie, la mort et Sa résurrection, jusque dans les cieux ; c'est là qu'en Lui — l'homme ressuscité et glorifié — il découvre la source de ce fleuve puissant.

Il le suit de même en avant jusqu'à la fin ou au terme de son cours. L'apôtre nous annonce qu'il doit atteindre les enfants de cette génération, et tous ceux qui sont loin autant que le Seigneur en appellera.

Quel commentaire nous est ici fourni par un apôtre sur un prophète ! Combien nos cœurs et notre intelligence des voies de Dieu sont élargis par ce moyen ! De quelle manière vraiment touchante et à la fois étonnante et glorieuse, le Seigneur Jésus est introduit ici comme étant en rapport avec ce fleuve de Dieu ! Il en

devient la source aussitôt que Lui, qui avait été le serviteur crucifié et rejeté, est devenu l'homme ressuscité et glorifié^[3].

Nous atteignons maintenant le troisième chapitre. Le Seigneur vient avec une récompense. D'autres passages des Écritures parlent de cela — de la rétribution du Seigneur au sujet de Son procès avec Sion, et aussi de la récompense de Son temple. Mais la même pensée remplit l'esprit quand on lit ce chapitre. Maintenant que la fin est envisagée, les choses changent. Les derniers sont les premiers, le captif devient le spoliateur, Israël est à la tête et non à la queue [Deut. 28, 13], comme la nation en avait déjà reçu l'assurance et le gage à l'époque patriarcale de la nation, alors qu'Abraham fut recherché par le Gentil, et qu'en présence du roi de Guérar, l'homme le plus puissant de la terre, il prépara, lui, le sacrifice, traita l'alliance et fit les présents (Gen. 21).

Dieu s'est chargé de tous les intérêts de Son peuple. Il convoque à la bataille toutes les armées des nations comme Il avait autrefois convoqué ou attiré au torrent de Kison, Sisera, chef de l'armée de Jabin, avec ses chariots et la multitude de ses gens [Jug. 4, 7], afin qu'ils y rencontrassent leur fatal arrêt. Les hoyaux doivent être transformés en épées et les serpes en javelines, jusqu'à ce que les Gentils, enflés d'orgueil et pleins de confiance en leurs propres ressources, comme les Égyptiens à la mer Rouge, rencontrent le jour du Seigneur — le jugement de Dieu dans la vallée de Josaphat^[4] de la main de Ses vaillantes armées qui descendent du ciel. Le soleil, la lune et les étoiles seront dans les ténèbres — non dans la clarté, quoiqu'ils aient été créés pour cela, et qu'ils en aient, pour ainsi dire, été remplis ; les cieux et la terre seront alors ébranlés au lieu de continuer la marche tranquille et régulière qu'ils ont suivie durant des milliers d'années, et tout cela afin de témoigner des terreurs de ce jour.

Car la fin est venue, et il faut que le jugement purifie la scène pour que la gloire la remplisse. Le Seigneur doit habiter en Sion, et Juda et Jérusalem doivent être en repos et en sûreté. Les jours paisibles de Salomon vont être réalisés dans leur plénitude milléniale, et la terre elle-même va être une habitation tranquille et heureuse.

Amos

Amos était prophète précisément avant le tremblement de terre qui eut lieu au temps de Ozias roi de Juda (chap. 1, 1). Nous pouvons même ajouter qu'il fut le prophète de cet événement (8, 8 ; 9, 5).

Ce tremblement de terre est envisagé par Zacharie comme typique, ou comme un avertissement donné par le Seigneur pour annoncer *Sa controverse* avec le monde lorsque, de nouveau, des tremblements de terre et des pestes se reproduiront comme ministres de jugement et vaisseaux de colère (Zach. 14, 5).

En conséquence, *le jugement* se trouve être le grand thème de la prophétie d'Amos ; et c'est pour cela que nous voyons Étienne, en Actes 7, emprunter à ce prophète quelque chose répondant au sujet qui l'occupe, car ce temps aussi était une époque de crise dans l'histoire des Juifs. Mettez Actes 7, 42 et 43 en rapport avec Amos 5, 25 à 27, et vous verrez ce qu'Étienne rappelle de notre prophète.

Mais il y a plus ; car Amos traite les Gentils comme ayant affaire avec Dieu aussi bien que les Juifs. Il les juge tous de la même manière. L'Éternel a fait monter les Philistins de Caphtor et les Syriens de Kir, comme Il a fait monter Israël du pays d'Égypte. Et dans les jours à venir du millénium, Son nom sera invoqué sur les Gentils aussi sûrement qu'Il édifiera de nouveau le tabernacle ruiné de David (chap. 1 et 2 ; 9, 7-12).

Envisagée sous ce rapport, la parole d'Amos fut exactement la réponse dont Jacques eut besoin de faire usage en Actes 15, alors que cet apôtre insistait sur la nécessité de l'indépendance des saints d'entre les Gentils et sur l'inutilité pour eux d'être circoncis et d'adopter les coutumes juives. Amos traite un peu ce sujet, et Jacques le cite pour montrer que les Gentils devaient être adoptés de Dieu (ou que le nom de l'Éternel devait être invoqué sur eux) tout à fait indépendamment des Juifs, ou pour montrer que le Seigneur les connaissait avant qu'Il eût connu Israël.

C'est ainsi que ces deux grandes circonstances de l'histoire de l'Église, celle du discours d'Étienne en Actes 7 et celle de Jacques en Actes 15, nous ont été fournies par l'Esprit au moyen d'Amos, prophète jusqu'à un certain point oublié. Mais, combien il est magnifique de vérifier ainsi une fois de plus que nous devons vivre « de *toute* parole qui sort de la bouche de Dieu » [Matt. 4, 4] ! Nous ne pouvons dire dans quel coin obscur du volume, si j'ose me servir d'une telle expression, est contenue la portion de la Parole que le Saint Esprit destine à notre encouragement pour l'heure de l'épreuve. Amos, pourvoyant Étienne et Jacques au temps du besoin, nous est un témoignage de cette vérité.

Abdias

Dans les prophètes, l'Esprit porte constamment Ses regards au-delà d'Israël et de Juda pour envisager les nations des Gentils. « Un envoyé », comme le dit Abdias, « a été dépêché parmi les nations » mainte et mainte fois. C'est ainsi que Nahum fut envoyé à Ninive et qu'Abdias est maintenant dirigé vers Édom.

Mais dès le commencement l'Éternel avait quelque chose contre Édom, comme de nouveau Il a des reproches à lui adresser par le moyen de Son prophète. « J'ai haï Ésaü et j'ai mis ses montagnes en désolation et son héritage pour les dragons du désert » [Mal. 1, 3]. Ésaü était un profane. Il vendit pour un mets sa part de droit à la promesse messianique : c'était « un homme de campagne » et « un habile chasseur » [Gen. 25, 27]. Il prospéra dans son temps ; les champs faisaient ses délices et il sut en tirer profit. Son cœur était affectionné à la vie présente, et toutes ses facultés furent employées à son plaisir et à sa satisfaction personnelle.

L'histoire d'Ésaü devait être singulière. Elle devait aussi, et cela fréquemment, être une occasion de tristesse pour le peuple de Dieu, mais l'on verra que ce fut Israël qui attira sur lui-même cette tristesse ou ces afflictions.

« Le plus grand sera asservi au moindre » [Gen. 25, 23]. Telles furent les paroles que Dieu prononça en faveur de Jacob avant que les enfants fussent nés. Mais Jacob n'attendit pas avec la patience de la foi que le Seigneur, en Son temps, accomplît Sa promesse, c'est pourquoi la promesse fut accompagnée de difficultés et d'entraves. Sûrement elle se vérifiera à la fin, mais à cause de l'incrédulité et de l'artifice de Jacob, l'aîné inquiéta fortement le plus jeune.

En raison de cela, Ésaü obtint du Seigneur une promesse par le moyen de son père Isaac. « Ton habitation sera en la graisse de la terre et en la rosée des cieux d'en haut. Et tu vivras par ton épée, et tu seras asservi à ton frère ; mais il arrivera qu'étant devenu maître tu briseras son joug de dessus ton cou » (Gen. 27, 39, 40).

Tout cela arriva en effet. David, qui descendait de Jacob, établit plusieurs garnisons en Édom, et les Iduméens lui furent asservis et lui apportèrent des présents. Mais Joram, qui descendait aussi de Jacob, perdit plus tard les Iduméens qui cessèrent d'être ses serviteurs et ses tributaires. Ils se révoltèrent sous son règne et continuent ainsi jusqu'à ce jour (2 Sam. 8, 14 ; 2 Chron. 21, 8, 10).

Mais néanmoins, « le plus grand sera asservi au moindre ». Cette promesse est oui et amen. Amos est pour nous un témoin de cette vérité lorsqu'il dit qu'Israël possédera Édom (chap. 9). Et notre prophète, Abdias, témoigne aussi de la même vérité quand il rapporte que les libérateurs monteront en la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Ésaü (voyez le v. 21).

De bonne heure l'Éternel avait donné la montagne de Séhir en héritage à Ésaü ; et ce qu'Il lui avait donné, Il voulait aussi le lui garantir (Deut. 2, 5). C'est pourquoi Il ne permit pas qu'Israël, durant son voyage à travers le pays d'Édom, touchât, d'une main hostile, le moindre fragment de cette possession. Mais longtemps après cela, non seulement après le voyage des enfants de Jacob, mais après les temps de David et de Joram, Édom attira sur lui-même de nouvelles difficultés, comme nous le lisons dans notre prophète. Il s'égaya au jour de la captivité de Jacob, et regarda son frère avec plaisir et malice quand il fut « livré aux étrangers ». Il se réjouit du mal arrivé à Jérusalem par l'épée des Chaldéens. Moab même aurait pu être une retraite pour les captifs de Sion (És. 16, 4), mais Édom se tenait sur le passage pour exterminer ses réchappés^[5].

Pour le Seigneur cela suffit. Il a une parole à prononcer contre Édom à cause de cela, et Il le fait par la bouche d'Abdias. Le sujet de l'indignation de Dieu contre *les Gentils*, c'est qu'au jour où Il dut châtier Son peuple, les nations intervinrent pour aider au mal. Nous lisons cela en Zacharie 1, 15. Combien plus devons-nous nous attendre à trouver l'Éternel indigné contre *Édom*, le frère de Jacob, pour avoir vu, avec joie, le jour de sa calamité !

Et l'Éternel des armées est ému pour Jérusalem, d'une fort grande jalousie, car Sion est Son siège sur la terre ; Il a lié Son nom à celui d'Israël. « Israël est le lot de son héritage » [Deut. 32, 9]. Il est « le Dieu d'Israël ». C'est pourquoi, mépriser ce peuple c'est ne faire aucun cas de Sa gloire ou défier Sa puissance. Babylone et Édom peuvent donc bien être considérés ensemble, comme cela a lieu dans le psaume 137. Édom se réjouit de la ruine que Babylone a produite. Nimrod et Ésaü sont tous deux reconnus comme des chasseurs devant Dieu ; l'un défiant avec hardiesse le Dieu de jugement, l'autre méprisant avec impiété le Dieu de bénédiction. Babylone ne fut jamais relevée et Édom non plus. Babylone va être foulée et la montagne de Séhir réduite « en désolations éternelles » (Jér. 51 ; Éz. 35). Nimrod, sorti des reins de Cham, et Ésaü, le circoncis, descendant d'Abraham, selon la chair, sont tous deux plongés dans le même abîme.

Sûrement nous pouvons répéter que s'emparer ainsi d'Israël ou mépriser et haïr Sion, sont des faits pleins de hardiesse qui, soit qu'ils aient été accomplis par l'Assyrie, par Babylone, par Édom ou tout autre, parlent hautement de dédain et de mépris envers Dieu Lui-même, parce que Dieu était avec Israël, comme l'exprime Ézéchiël : « l'Éternel était là » (voyez 35, 10). Et les ennemis d'Israël auraient dû sentir la réalité de ce fait. Même eussent-ils été employés par le Seigneur comme une verge pour châtier Son peuple, ils auraient dû remplir leur mandat dans la conscience de ce qu'était ou de ce qu'avait été Israël, précisément dans le même esprit dont étaient animés les mariniers et le maître du vaisseau, lorsqu'ils jetèrent Jonas dans la mer [Jon. 1, 14-16]. Mais il n'en fut point ainsi. L'Assyrien dit aussitôt : « Ne ferai-je pas aussi à Jérusalem et à ses dieux, comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles ? » [És. 10, 11]. Le Chaldéen avait emporté « les vaisseaux de la maison de Dieu dans la trésorerie de son dieu » [Dan. 1, 2]. Et maintenant l'Iduméen était *entré dans la porte du peuple de Dieu au jour de sa calamité*. Assurément dans toutes ces choses on retrouve le même esprit qui animait l'Égypte apostate, lorsque, dans les premiers jours, elle parla ainsi : « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix et que je laisse aller son peuple ? » [Ex. 5, 2].

C'est ainsi que les choses sont allées et qu'elles iront encore, comme nous l'apprenons par le jugement du Fils de l'homme, lorsqu'Il est assis sur le trône de Sa gloire : « En tant que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, vous ne me les avez pas faites non plus » (Matt. 25, 45).

Tous les prophètes qui ont parlé d'Édom sont d'accord pour dépeindre le caractère de ce peuple ; ils ont découvert en lui les mêmes causes du déplaisir de Dieu. Ésaïe, Jérémie, Ézéchiël, Joël, Amos, Abdias et le psalmiste ont une même charge contre Édom. L'impiété, l'orgueil et une inimitié immortelle contre Israël, telles sont les marques distinctives d'Édom, les taches qui signalent Ésaü. La haine contre Israël se retrace dans l'histoire comme dans les prophètes (voyez 2 Chron. 28, 17). Le monde était la portion d'Ésaü, tandis qu'Israël était encore étranger et voyageur. Ses enfants possédaient leurs duchés et leurs cités, et ils étaient rois ; ils habitaient dans les fentes des rochers où les aigles ont leurs nids, tandis que les enfants de Jacob étaient encore sans demeures, errants dans des pays qui ne leur appartenaient point, ou dans des déserts arides.

Conformément à tout le caractère moral que leur attribue l'Écriture, les Iduméens sont appelés le peuple que Dieu a maudit (És. 34) et « le peuple contre lequel l'Éternel est indigné à toujours » (Mal. 1). S'adressant à Édom, le Seigneur dit encore : « Quand toute la terre se réjouira je te réduirai en désolation » (Éz. 35, 14).

Je ferai observer qu'Amalek descendait d'Ésaü ; et nous savons quelle place Amalek occupe dans les pages inspirées. Agag était Amalékite [1 Sam. 15, 8] et Haman Agaguite [Esth. 3, 1] ; il en était de même de Doëg [1 Sam. 22, 9]. Il était Iduméen, et c'est ainsi qu'il est toujours appelé ; sûrement c'était un vrai Iduméen, homme de sang. Et quand le Seigneur se lève pour venger Israël et pour juger la controverse de Son peuple, c'est le pays d'Édom que les prophètes nous présentent comme étant la scène de ce solennel événement, le rendez-vous des nations confédérées contre le Seigneur, le lieu où Il les rencontre en jugement (És. 63).

Nous pouvons, je crois, remarquer dans toute l'Écriture que Dieu a quelque chose de particulier à traiter avec ce peuple. Édom était uni à Israël par les liens du sang. Israël, dans son voyage à travers le désert, avait épargné Édom, d'après le commandement spécial du Seigneur. Les droits de Dieu et aussi ceux d'Israël sur Édom, sont tout particuliers et il me semble que ce peuple est traité comme un serviteur qui a mérité plusieurs coups, ayant connu la volonté de son seigneur et ne l'ayant pas faite [Luc 12, 47].

Mais, quelque courte que soit la prophétie prononcée par Abdias, elle ne se termine pas sans qu'il soit fait allusion au royaume qui doit être introduit après le jugement. Et c'est ce qui a lieu chez tous les prophètes. La résurrection vient après la mort, et le royaume et ses gloires succèdent au jugement. Jésus, notre Seigneur, ne parle jamais de Sa mort seulement, mais aussi de Sa résurrection qui suivit. Ses prophètes qui parlèrent par Son Esprit, ne disent rien des jugements qui doivent purifier la terre, sans parler de la gloire qui apparaîtra ensuite. Fidèle à ce principe, Abdias, comme nous le voyons à la fin, raconte que Sion sera établie et qu'elle deviendra le sujet de l'admiration. Son roi, le roi de gloire, habitera en elle quand Édom sera réduit en désolation. Quand la montagne d'Ésaü aura été jugée, le salut brillera sur la montagne de Sion et la sainteté y trouvera son sanctuaire.

Jonas

Notre corruption morale est bien profonde : elle est complète ; mais parfois elle se manifeste sous des formes très repoussantes, desquelles nous reculons instinctivement, confondus à la pensée que nous avons pu produire de telles choses. Les privilèges confiés à l'homme ne servent qu'à développer cette corruption, au lieu d'y remédier.

Le désir de nous distinguer fut trouvé en nous dès l'origine de notre apostasie. Cette parole : « Vous serez comme des dieux » [Gen. 3, 5], fut écoutée ; nous sacrifierions de sang-froid à cette convoitise, à cet amour des

distinctions, tout ce qui se trouverait sur notre chemin, sans égard au sexe ou à l'âge, comme au commencement nous lui avons sacrifié le Seigneur Lui-même (Gen. 3).

Nous prenons les dons que Dieu nous accorde, et nous nous en parons. L'église de Corinthe agissait de la sorte. Les frères, au lieu de faire usage, pour le profit des autres, des dons qu'ils avaient reçus de Dieu, s'en prévalaient. Mais celui qui avait au milieu d'eux la pensée de Dieu, pouvait dire : « J'aime mieux prononcer cinq paroles avec mon intelligence, afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en langue » [1 Cor. 14, 19].

Le Juif, tant favorisé, tant privilégié, pécha grièvement de cette manière. Romains 2 le condamne sur ce terrain. Sa séparation, ou mise à part d'entre les nations, était l'œuvre de Dieu ; mais, au lieu d'en prendre occasion pour rendre témoignage à la sainteté de Dieu au milieu des souillures d'un monde révolté, il s'en prévalut pour s'élever. Il se glorifiait en Dieu et dans la loi, mais il déshonorait Dieu en transgressant la loi.

Jonas était de la nation d'Israël, et faisait partie des prophètes de Dieu. Ainsi il se trouvait doublement privilégié ; mais en lui la nature est prompte à tirer parti de ces avantages en vue de ses propres fins. Jonas était assurément un saint de Dieu ; mais cela seul, en présence des tentations et de la chair, n'assure pas un triomphe sur la nature.

Le Seigneur l'envoie comme prophète porter une parole contre Ninive — une parole de jugement. Quand il la reçut, Jonas savait^[6] que Celui de la part duquel il était envoyé se réjouissait dans la miséricorde. C'est pourquoi il avait estimé que Sa parole qui parlait de jugement serait mise de côté pour faire place à la grâce qui abondait en Lui (voyez chap. 4, 2).

Mais était-il préparé à cela ? Pouvait-il, comme Juif, souffrir qu'une cité gentile fût favorisée et partageât le salut et la miséricorde de Dieu ? Pouvait-il, lui prophète, souffrir que sa parole demeurât sans accomplissement, et cela en présence de gens incirconcis ? C'était trop pour lui. Il monte sur un navire qui allait en Tarsis au lieu de traverser la contrée pour se rendre à Ninive. Assurément, si nous l'envisageons dans un état semblable, nous pouvons bien dire que c'est un orgueilleux apostat, un autre Adam tournant le dos à l'Éternel, qui vogue sur les eaux de la Méditerranée. Comme Adam il fut transgresseur, et transgresseur par orgueil comme Adam ; et comme Adam encore il dut entendre prononcer contre lui la sentence de mort. Tout cela est simple, véritable, mais profondément solennel !

Accepter le châtiment de son péché, c'est le premier devoir d'une âme coupable. Nous ne devons pas chercher à nous justifier par nos propres efforts, lorsque nous avons péché, de peur que Horma (Nomb. 14, 45) ne devienne notre portion. Notre premier devoir est d'accepter, dans un véritable esprit de confession, le châtiment de notre péché, et de nous humilier sous la puissante main de Dieu [1 Pier. 5, 6] (Lév. 26, 41). David le fit, et le royaume lui fut rendu. C'est ce que fait aussi Jonas maintenant : « Prenez-moi, et me jetez dans la mer », dit-il aux mariniers au plus fort de la tempête ; « et la mer s'apaisera, vous laissant en paix, car je connais que cette grande tourmente est venue sur vous à cause de moi » [1, 12]. Ils agirent selon sa parole, mais avec une grâce qui pourrait rendre confus des gens plus excellents qu'eux, et qui annonce que la main de Dieu opérait *avec* eux, comme elle était *contre* Jonas. Et Jonas fut bientôt enveloppé par les roseaux de la mer aussi bas que les racines des montagnes.

Ninive, la cité gentile, pouvait-elle être dans un état plus mauvais ? La circoncision de Jonas n'était-elle pas semblable à de l'incirconcision ? Un Juif, un prophète juif, dans les profondeurs de la mer, ayant des roseaux entortillés autour de sa tête, et cela à cause du déplaisir de Jéhovah ! Sûrement, dans un tel état, il pouvait cesser ses vanteries et ne plus mépriser les autres. Était-il possible de se trouver beaucoup plus bas ? L'orgueilleux Adam était caché derrière les arbres du jardin [Gen. 3, 8] ; l'orgueilleux Jonas est au fond de la mer.

Le Seigneur ne saurait tenir le coupable pour innocent [Ex. 34, 7]. Le juge de la terre agit avec équité [Gen. 18, 25]. Mais la grâce apporte le salut [Tite 2, 11]; et bientôt le *péché* seul de Jonas sera laissé au fond de la mer, Jonas lui-même étant délivré comme son premier père Adam, qui laissa derrière lui son péché et son vêtement pour rentrer dans la présence de Dieu.

Mais Jonas fut *enseigné*, aussi bien que *délivré*. Il apprit, dans le ventre du poisson, que, tout Juif qu'il était, le salut de Dieu lui était aussi indispensable qu'à quelque Gentil que ce fût. L'incirconcise Ninive lui avait semblé souillée et méprisable, et il aurait voulu la priver de la miséricorde de Dieu; mais maintenant, que deviendrait-il lui-même sans cette précieuse miséricorde? Il se trouvait en prison, et il le méritait. Qu'est-ce qui pouvait agir pour lui dans la condition où il était réduit, si ce n'est la grâce — libre, parfaite et souveraine? « Le salut est de l'Éternel » [2, 10], peut-il dire maintenant. Ce n'est pas en lui-même, comme Juif privilégié, ni comme prophète doué de Dieu, qu'il se réjouit désormais, mais en Celui à qui seul il appartient d'apporter le salut.

Alors s'élève cette question de joie et de triomphe : « Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs?... Certes (il l'est) aussi des nations » [Rom. 3, 29-30]. Le besoin que nous avons tous d'être sauvés, la dépendance où nous sommes de la souveraineté et de la grâce de Dieu, nous placent tous sur le même niveau. « C'est un seul Dieu qui justifiera la circoncision sur le principe de la foi et l'incirconcision par la foi » [Rom. 3, 30]. Il faut que le Juif entre sur le principe de la même miséricorde qui sauve le Gentil (Rom. 11, 30-31). Jonas doit être comme Ninive.

Telle est la leçon que le ventre de la baleine apprit au Juif Jonas. Quelle que pût être la position de Ninive — gentile et incirconcise, étrangère aux alliances de la promesse [Éph. 2, 12] ou pire encore, elle ne pouvait avoir plus besoin du salut de Dieu que le Juif privilégié, le prophète de Dieu, à ce moment où il se trouvait comme en enfer à cause de sa transgression. Sans ce salut, c'en était fait de lui; mais il le reçut, et le poisson le dégorgea sur le sec lorsqu'il eut appris et confessé que « le salut est de l'Éternel » [2, 10].

Jonas fut un signe pour les Ninivites. Prochainement, sa nation recevra la même leçon. Il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de ce prophète [Matt. 12, 39]; et comme du sein de l'enfer ou du milieu des jugements de Dieu (dans lesquels elle se trouve maintenant comme peuple), elle apprendra que la grâce et la rédemption qui en est le fruit sont pour elle le seul moyen de salut, son unique refuge.

Mais nous savons que ce salut de Dieu, dans lequel Jonas est appelé à se réjouir, tire toute sa valeur du mystère de la croix, parce que celui qui seul pouvait le faire s'est assujéti à la domination de la mort pour nous, pécheurs, et a subi le jugement dû au péché. Et c'est de ce précieux Sauveur, placé dans cette condition, comme dans le sein de la terre, durant trois jours et trois nuits, que Jonas devient le type dans son séjour d'une égale durée dans le ventre du poisson.

Lorsque nous pensons à cela, nous pouvons dire que l'Écriture a bien lieu d'exalter le ministère qui lui est confié, comme le fit l'apôtre des Gentils à l'égard du sien. Elle a pour but de révéler Dieu et Ses conseils; et sûrement elle le fait avec une merveilleuse et féconde sagesse, donnant parfois pour notre instruction, comme c'est le cas ici, des portions d'histoire; mais en ayant soin en même temps que ces récits historiques soient pour nous des exemples, des gages, et comme des figures anticipées de secrets plus avancés et infiniment plus riches, afin que notre instruction abonde encore davantage.

Comme type, Jonas préfigure à la fois le Seigneur Lui-même, et Israël en tant que nation, tel que les évangiles nous le dépeignent. Israël doit passer par la mort et la résurrection; son iniquité ne sera point effacée qu'il n'ait traversé la mort (És. 26). Toute l'Écriture le déclare, et ce qui se passe dans la vallée des ossements desséchés [Éz. 37] est une vive image de la chose. Mais au jour du royaume, il sera comme un peuple ressuscité. Grâce et louanges soient rendues à la mort et à la résurrection du Fils de Dieu pour cette

bénédiction, aussi bien que pour toute autre ! Je le répète, dans sa mort et sa résurrection, Jonas présente typiquement et d'une manière très significative l'histoire de sa nation et celle de son Sauveur^[7] (voir Matt. 12, 40 ; Luc 11, 29-30).

L'histoire de notre prophète est, comme nous le voyons, pleine de richesses. À la vérité du récit, elle joint la signification profonde de la parabole. Et nous, élus de Dieu, nous pouvons tous, aussi bien qu'Israël, prendre place à notre manière, avec Jonas dans la mort et la résurrection, seul caractère, du reste, que nous puissions avoir en tant que pécheurs sauvés.

Mais, revenant à l'histoire même, nous pouvons remarquer maintenant qu'ayant été enseigné — ayant appris le besoin qu'il avait de la grâce de Dieu, Jonas est, pour la seconde fois, chargé d'un message pour Ninive ; il s'y rend, et c'est avec des paroles de jugement sur les lèvres qu'il entre dans cette grande cité, la cité de Nimrod^[Gen. 10, 9-11], qui représentait en ce temps l'orgueil et l'audace d'un monde révolté. « Encore quarante jours », proclame-t-il par les rues, à la façon d'un héraut, « et Ninive sera renversée »^[3, 4].

C'est ainsi qu'il « chanta d'un air lugubre »^[Matt. 11, 17]. Il avait reçu cette commission. En retour, Ninive « se lamenta ». Le roi se leva de son trône, et toute la nation se couvrit de sacs : dans une condition semblable, humilié sous la main de Dieu, un roi de Ninive trouvera le Seigneur comme l'avait trouvé avant lui un roi d'Israël. C'est David qui parle : « J'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Éternel. Et tu as ôté la peine de mon péché »^[Ps. 32, 5]. — « Qui sait, » dit le roi gentil, « si Dieu viendra à se repentir, et s'Il se détournera de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point »^[3, 9]. Il en arriva ainsi, en effet : « Dieu se repentit du mal qu'Il avait dit qu'Il leur ferait, et ne le fit point »^[3, 10].

De nouveau, je demande avec l'apôtre : « Est-il seulement le Dieu des Juifs ? ». Et avec lui aussi je réponds encore : « Certes il l'est aussi des Gentils »^[Rom. 3, 29]. La grâce est divine. Le gouvernement peut avoir affaire avec un peuple et lui donner comme tel des règlements. La grâce a affaire avec des pécheurs, quels qu'ils soient et où qu'ils soient. La terre a ses arrangements divers, mais le ciel garde sa souveraineté. Ninive est épargné, comme le fut Jérusalem ; la main de l'ange destructeur est arrêtée sur une ville aussi bien que sur l'autre (1 Chron. 21 ; Jon. 3).

Mais « ne l'allez point dire dans Gath »^[Mich. 1, 10]. Ne laissez pas entendre aux filles des Philistins quelle fut la conduite de Jonas au chapitre 4.

Lot retourna-t-il dans Sodome ? Ézéchias se rendit-il coupable de vanité vis-à-vis des ambassadeurs de Babylone, après que l'ombre se fut retirée de dix degrés ? Après s'être humilié et avoir versé des larmes, Josias alla-t-il, de sa volonté propre, se battre contre le roi d'Égypte ? Est-ce en dépit des avertissements de son Seigneur que Pierre Le renia ? Et vous, bien-aimés, n'avez-vous pas, comme moi, oublié des leçons apprises, ou perdu le souvenir de châtiments endurés ? Et faut-il maintenant que Jonas ne se souvienne plus du ventre du poisson ? C'est profondément étrange. Quoi ! une leçon tant solennelle, et qui aurait dû, semble-t-il, faire sur l'âme une si forte impression et y demeurer à jamais gravée, doit-elle être si promptement perdue, pour elle !

Jonas est mécontent. La grâce déployée à l'égard de Ninive rendait un Gentil important aux yeux du Dieu des cieux et de la terre, et c'en était trop pour un Juif. La parole du prophète avait reçu un affront, comme l'orgueil le lui suggérerait tout bas, de la main du Dieu de miséricorde.

Jonas donc se mit fort en colère. Il ne peut pas précisément encore monter sur un navire, et s'en aller à Tarsis ; mais c'est dans le même esprit qu'il sort de la ville et fait cette requête : « Ô Éternel ! n'est ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est pourquoi j'avais voulu m'enfuir en Tarsis ; car je

connaissais que tu es un Dieu fort, miséricordieux, pitoyable, tardif à colère, abondant en gratuité et qui te repens du mal *dont tu as menacé*. Maintenant donc, ô Éternel ! ôte-moi, je te prie, la vie ; car la mort m'est meilleure que la vie » [4, 2-3]. Quelle méchanceté de cœur cela dévoile. Se préparait-il le ventre d'une autre baleine ? Il le méritait bien. Quelles difficultés nous nous créons nous-mêmes ! Pourquoi Lot ne demeura-t-il pas dans la sainte et paisible tente d'Abraham ? Et pourquoi se prépara-t-il dans Sodome une première et une seconde fournaise ? Pourquoi David attira-t-il sur sa maison une épée qui devait, selon l'ordre de l'Éternel, y demeurer dégainée jusqu'au jour de sa mort ? « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons point condamnés avec le monde » [1 Cor. 11, 31-32]. La voix de l'Éternel crie dans la ville et l'homme de sagesse l'entendra ; mais Jonas était sourd. Il a déjà oublié la leçon que le ventre du poisson lui avait apprise, et maintenant c'est le kikajon séché et flétri qui doit lui fournir un enseignement.

En dehors de la ville, Jonas se fit une cabane pour s'y retirer dans son humeur boudeuse et méchante, irrité qu'il était contre l'Éternel. Alors l'Éternel fit croître un kikajon pour abriter Jonas dans sa cabane, et Jonas se réjouit extrêmement du kikajon. Mais Dieu prépara pour le lendemain un ver qui ronge et dessèche le kikajon ; de telle sorte que le soleil et le vent d'est frappant la tête de Jonas désormais sans abri, le prophète s'irrite et demande à mourir.

Alors, le Seigneur, avec une douceur merveilleuse, change ces simples circonstances en une délicieuse page de la plus profonde et la plus touchante instruction. « Et Dieu dit à Jonas : Est-ce bien fait à toi de t'être ainsi dépité au sujet de ce kikajon ? Et il répondit : C'est bien fait à moi que je me sois ainsi dépité, même jusqu'à la mort. Et l'Éternel dit : Tu voudrais qu'on eût épargné le kikajon, pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître, car il est venu en une nuit, et en une nuit il est péri ; et moi, n'épargnerais-je point Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent point discerner entre leur main droite et leur main gauche, et où il y a aussi une grande quantité de bêtes ? » [Jon. 4, 9-11].

Les délices que Jonas prenait dans le kikajon ne sont que le faible reflet des délices que le Seigneur prend à visiter en grâce les créatures de Sa main — en quelque endroit qu'elles se trouvent, à Ninive, à Jérusalem, ou ailleurs, n'importe. Si Jonas désirait que le kikajon eût été épargné, il fallait qu'il consentît à ce que Ninive le fût aussi. Il sera jugé par les paroles mêmes de sa bouche : Jonas rendra témoignage pour le Seigneur contre lui-même.

C'est en vérité, une précieuse et excellente Parole.

Jonas avait été humilié pour apprendre à connaître la grâce de Dieu dans un de ses caractères, et maintenant il vient de l'apprendre dans un autre — le besoin qu'il avait de cette grâce et les délices que Dieu y prend. Le ventre du poisson (les profondeurs de l'enfer) où il s'était trouvé lui avait appris le besoin qu'il avait « du salut », dans toute cette souveraineté, dans cette glorieuse hauteur, cette glorieuse profondeur qui lui appartient, et en vertu desquelles il pouvait s'étendre comme du trône de la puissance dans les plus hauts cieux, jusqu'aux lieux les plus profonds de la mer pour y délivrer un captif placé sous le juste jugement de Dieu.

Le kikajon desséché lui apprit (comme à nous les paraboles de Luc 15) comment l'Éternel, le Créateur des bouts de la terre, le Seigneur des troupeaux qui paissent en mille collines, dans l'Assyrie comme en Judée, prend Ses délices dans Ses créatures, les œuvres de Ses mains, et trouve Son repos et Sa joie dans la miséricorde qui les épargne, lorsqu'elles se repentent et reviennent à Lui.

Michée

Ce prophète est mentionné et même cité dans Jérémie 26, 18. Il fut appelé à être une des sentinelles du Seigneur environ au temps d'Ésaïe, époque, en vérité, toute spéciale. En Juda, les choses prenaient un caractère particulier, et en Israël tout se préparait ou mûrissait pour la faux de l'Assyrien. Le jour du Chaldéen seul se place avant celui-ci en importance. Celui-là est le premier, j'en conviens, car la captivité d'Israël ou l'enlèvement du royaume aux dix tribus n'affecta pas la maison de Dieu comme le fit la captivité de Juda. La gloire demeurait dans le pays quoiqu'Israël s'en fût allé sur le fleuve de Gozan. Mais le Chaldéen saccagea la ville royale et abîma le sanctuaire de Dieu ; la gloire dut être retirée lorsque Juda fut emmené captif et que Jérusalem fut changée en désolation. Et de même que l'Esprit de prophétie fut abondamment répandu en ce jour du Chaldéen, comme nous le voyons en Jérémie, Ézéchiël, Daniel, Habakuk, Sophonie, etc., il le fut aussi au temps dont nous nous occupons en Ésaïe, Michée, Osée, et autres.

Le chapitre 17 du second livre des Rois est d'une grande importance, surtout envisagé en rapport avec Michée. Il parle en détail des péchés d'Israël qui avaient amené la captivité des dix tribus. Dans ce chapitre, nous trouvons aussi un récit des premiers temps de ce peuple qui dans le Nouveau Testament est appelé « Samaritain ». Son origine, comme secte religieuse, nous y est présentée ; secte qui retenait la vérité que le peuple juif possédait, dénaturée toutefois par le mélange d'une foule de faussetés que les vainqueurs païens d'Israël avaient introduites dans le pays.

Quant au petit livre de Michée, nous pouvons l'envisager, il me semble, comme divisé en trois parties :

Chapitres 1-3. Ces chapitres nous présentent un sombre tableau *des péchés d'Israël et de Juda et des misères qui en résultèrent pour eux*.

Chapitres 4-5. Ces chapitres anticipent la *restauration politique ou nationale* du peuple.

Chapitres 6-7. Ceux-ci présentent *l'expérience ou la restauration morale* du peuple.

Chapitres 1 à 3. La prophétie commence par l'anticipation des jugements réservés spécialement pour la Samarie, mais auxquels Jérusalem ne doit pas pourtant demeurer entièrement étrangère ; ensuite nous avons le détail des péchés qui ont amené ces jugements ; c'est ainsi que le langage prophétique nous parle de ce qui nous a déjà été dit en style historique dans le chapitre 17 du second livre des Rois auquel nous avons déjà fait allusion.

Juda s'était rendu coupable de transgression aussi bien qu'Israël, et la verge de l'Assyrien, maintenant préparée par le Seigneur dans Sa juste indignation, est levée sur Jérusalem de même que sur Samarie. Le jour d'Achaz avait été pour celle-là ce que fut pour celle-ci le jour d'Osée. Mais Ézéchias qui succéda à Achaz « fit ce qui est droit devant l'Éternel » [2 Chron. 31, 20], c'est pourquoi l'Éternel suspendit le châtiment de telle sorte que l'Assyrien ne prévalut pas sur Juda comme il l'avait fait sur Israël.

C'est dans cet état que se trouvaient les choses en ces jours, et Michée parle comme la sentinelle du Seigneur.

Les princes, les sacrificateurs, les prophètes, et le peuple, sont tous sommés séparément par lui, trouvés coupables et condamnés. Cette terre, qui avait été rachetée de l'Amoréen et choisie d'entre les nations pour être un vaisseau à honneur et l'habitation de l'Éternel, a désormais revêtu un tout autre caractère ; et maintenant, si quelqu'un a des oreilles pour entendre ; si, parmi le peuple il se trouve un cœur circoncis, c'est à lui que sont adressées ces paroles concernant le pays : « Levez-vous et marchez car ce pays n'est plus un lieu

de repos pour vous, parce qu'il est souillé». Chose étrange et humiliante ! Comment l'or fin est-il devenu obscur [Lam. 4, 1] ?

Le dégât et la désolation vont suivre la souillure. Mais au milieu de tout cela, le prophète dans la puissance de l'Esprit du Seigneur parle de jugement aux oreilles des nations : « C'est pourquoi à cause de vous Sion sera labourée comme un champ ; Jérusalem sera réduite en monceaux et la montagne du temple en une haute forêt ».

Chapitres 4 et 5. La première expression que Michée fait entendre dans ces chapitres, et qui est aussi prononcée dans le second chapitre d'Ésaïe sur l'état florissant de Sion aux jours du royaume, ici appelé les « derniers jours », est celle-ci qui est si magnifique, savoir, que tous les peuples de la terre viendront à la montagne de Sion pour apprendre les voies et les statuts du roi de gloire qui alors y habitera.

Cela est un trait extrêmement caractéristique. Maintenant, dans le temps du ministère de la grâce, les messagers du Sauveur vont eux-mêmes porter la bonne nouvelle, suppliant les pécheurs d'être réconciliés, car l'amour est actif en bonté ; il s'occupe, à ses propres dépens, de la bénédiction d'autrui. Mais la royauté et le jugement exigent une attitude différente. Le jugement s'assied sur un trône, et veut et doit être écouté. Si un roi règne en justice, il faut que le peuple prête attention. Sa cour doit être remplie ; sa volonté doit être apprise et observée ; et c'est ce qui a lieu ici.

Mais si c'est un sceptre de justice, ce sera aussi un sceptre de paix ; un monde heureux et de franche volonté témoignera qu'un matin sans nuage s'est levé et qu'un autre Salomon, un plus grand que Salomon, est revêtu de la domination de la terre entière (2 Sam. 23, 3, 4). Le résidu aujourd'hui dispersé se trouvera alors ramené chez lui, car c'est à Jérusalem que le Seigneur — le Messie — régnera sur les Juifs, Ses sujets naturels.

Le prophète nous parle de tout cela ; puis, se tournant vers Juda, il laisse l'Assyrien de son époque pour s'occuper du Chaldéen d'un jour à venir ; et la fille de Sion apprend qu'elle doit aller à Babylone avant de paraître dans la grandeur et la majesté qui doivent lui appartenir aux jours du royaume. C'est à Babylone que son labeur et ses angoisses doivent prendre fin, mais la marche de la délivrance nous est donnée à connaître. « Tu sortiras bientôt de la ville, et tu demeureras aux champs, et tu viendras jusqu'à Babylone, mais tu y seras délivrée ; c'est là que l'Éternel te rachètera des mains de tes ennemis ». Sion atteindra sa joie à travers la captivité, et parviendra à l'honneur en passant par d'amères angoisses. Comme il avait été dit autrefois à Abraham que sa semence devait séjourner pendant plusieurs siècles dans une terre étrangère [Act. 7, 6] avant d'entrer en possession de son héritage ; et il en fut ainsi, car les fourneaux d'Égypte durent précéder les victoires de Josué. De nouveau, maintenant, Babylone est une seconde Égypte pour les enfants de Sion, avant que la domination leur soit donnée, et que les jours glorieux de David et de Salomon soient rétablis.

Le jour du Chaldéen amène le prophète au jour où les ennemis d'Israël seront confédérés à la fin. (Jér. 4, 10, 11^[8]). Cette dernière visitation sera sévère, et le rejet de Christ est mis en avant comme l'occasion et le motif de la chose. Juda insulta le Messie lorsqu'il lui fut présenté. Le Juge d'Israël fut frappé au visage (Matt. 27, 30). Mais Celui qu'ils ont rejeté et insulté deviendra leur unique espérance. Cela nous rappelle et l'histoire de Joseph et celle de Moïse. Ceux que la nation rejeta *une fois* et injuria, deviennent son unique force et son attente au jour de la calamité. C'est ainsi qu'à *cause du Messie*, que le peuple outragea une fois, l'Assyrien des derniers jours cherchera *en vain* à troubler Israël.

La condition du peuple sous un tel Messie, est alors décrite en détail. Il sera purifié, tandis que ses ennemis seront détruits. Le résidu *demeurera* maintenant, parce que son Messie est grand en force et en majesté, et « qu'il sera glorifié jusqu'aux bouts de la terre ». Ceux de la maison de Jacob seront comme « une rosée qui

vient de l'Éternel », et aussi comme « un lionceau parmi des troupeaux de brebis », le canal de la bénédiction ou du jugement pour tous ceux qui les entourent.

Au milieu de tout cela, le Messie — le dominateur — est présenté dans Ses diverses gloires, soit dans la gloire de Sa personne soit dans Ses gloires officielles. La pauvre Bethléhem, petite entre les villes de Juda, est honorée à cause de Lui. Sa mère, la pauvre femme du charpentier de Nazareth, de même que la pauvre ville de Bethléhem, lieu de Sa naissance, reçoivent honneur et bénédiction à cause de Lui.

Mais nous nous trouvons à la fin du chapitre 5.

Chapitres 6 et 7. Les premiers chapitres de ce prophète nous ont montré les actes de *la main* du Seigneur avec Israël, mais ici nous trouvons la manière d'agir de Son *Esprit* à son égard. Ces deux sujets occupent beaucoup tous les prophètes et forment l'histoire politique et l'histoire morale du peuple de Dieu, ou le rétablissement et la conversion d'Israël.

Dans ces chapitres-ci de Michée, le travail de l'Esprit nous est présenté sous la forme d'un dialogue. Les exercices de l'âme sont exposés comme sortant de la bouche de quelqu'un, et, en réponse, la conduite de Dieu envers Son peuple nous est donnée à connaître par le Seigneur Lui-même ; en cela, ces chapitres nous rappellent les Psaumes où les pulsations du cœur sont si constamment senties, et où le sentier d'un homme conduit par Dieu est retracé dans tous ses contours. Ici comme là, nous retrouvons les exercices d'âme personnels.

C'est le Seigneur qui commence l'entretien. Il fait le procès des voies de Son peuple, et cela en prenant, pour ainsi dire, à témoin les montagnes, les collines et les fondements de la terre. Il veut que la création entière soit présente lorsqu'il juge. Le Juge de la terre agit avec justice. C'est pourquoi les cieux et la terre se tiennent dans la cour de Sa justice et devant le trône de Ses jugements (voyez Deut. 32, 1).

Ce procès a été entendu par un résidu dont la réponse est donnée aux versets 6 et 7. Ceux qui le composent sont réveillés maintenant et reconnaissent que c'est l'épée de l'Éternel qui est levée sur eux. Ils sont alarmés et désirent ardemment un refuge. L'ignorance des voies et des pensées de Dieu se lit dans leurs paroles. Mais qu'importe, leurs âmes ne sommeillent plus ; elles ont été vivifiées.

Le Seigneur répond promptement. Il enseigne à ceux qui viennent d'être réveillés et qui sont dans l'anxiété, ce qui est « bon » et ce qui est requis d'eux. Il leur *est déclaré ce qui est bon*. Dieu le leur montre comme provenant de Lui-même. « Il n'y a qu'un seul bon, qui est Dieu » [Marc 10, 18]. L'évangile nous révèle cela pleinement. Ce qui est requis ou demandé, ce ne sont pas des sacrifices de moutons, ou des torrents d'huile, ou les premiers-nés des familles, mais ce sont les qualités morales que Dieu demande, savoir de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher dans l'humilité (v. 8).

Ces choses sont parfaites à leur place. Ayant ainsi répondu brièvement au résidu (à l'« *homme* », comme il est ici appelé, qui a des oreilles pour entendre au milieu de cette nation perverse), Dieu continue Ses sommations contre le peuple, détaillant toujours plus les iniquités d'Israël. Car Sa voix s'adresse à la ville, quoiqu'assurément Il veuille entendre le cri du résidu et y répondre, car le résidu *a écouté la verge et Celui qui l'a ordonnée* (v. 9-16).

Aussitôt après, ceux qui ont été réveillés, prennent la parole et mettent leur sceau au jugement qui vient d'être prononcé, reconnaissant qu'en vérité le mal est aussi développé que possible, que *l'homme de bien est péri* et que les relations les plus intimes et les plus étroites sont violées. Mais ils déclarent aussi où ils ont trouvé le refuge et la délivrance, savoir, en Dieu Lui-même, de sorte qu'ils peuvent défier tous ceux qui voudraient s'élever contre eux. Et cependant, malgré leur sainte et heureuse hardiesse vis-à-vis de leurs ennemis, ils

s'humilient sous la main du Seigneur, sachant et reconnaissant que comme pécheurs souillés, ils n'ont rien à Lui répliquer (chap. 7, 1-10).

Le Seigneur répond à cela et d'une manière magnifique. Si ceux qui craignent Dieu ont apposé leur cachet à la justice de Ses jugements, Il veut aussi mettre Son sceau à leurs espérances en leur parlant du jour où leur captivité aura pris fin, où ils auront de nouveau été établis dans leur pays et dans leur ville, et où les desseins de leurs adversaires auront été déjoués, lorsqu'ils seront recherchés des nations voisines après avoir traversé les désolations auxquelles ils sont justement condamnés à cause de leurs péchés (v. 11-14).

De nouveau le résidu prend la parole. Étant encouragé, il demande la restauration de ces jours où toutes les tribus étaient rassemblées chez elles dans leur héritage, en Basan et en Galaad (v. 14).

En répondant, le Seigneur surpasse les désirs des siens, car, assurément, la grâce abonde par-dessus la foi aussi bien que par-dessus le péché. Le péché ne l'épuise pas — la foi n'en détermine pas la mesure. Le Seigneur promet ici que le jour de la sortie d'Égypte sera renouvelé, et que les Israélites selon Son cœur goûteront de nouveau les merveilleux et magnifiques effets de Sa puissance en leur faveur, comme au jour où ils furent tirés du pays de l'esclavage (v. 15-17).

Ces paroles de grâce sont interrompues par le résidu (après qu'il a entendu, pour ainsi dire, toute la miséricorde dont il est l'objet), pour donner toute gloire à Dieu, et proclamer que le secret de la délivrance est dans la crainte de Celui que les ennemis du peuple allaient maintenant apprendre à connaître. C'est à la fin du verset 17 que nous nous apercevons de cette interruption.

Mais ceux qui viennent ainsi de prendre la parole pour attribuer au Seigneur seul l'honneur de leur délivrance finale, continuent sur le même ton, et, dans leur ferveur d'esprit, laissent échapper les louanges de Sa grâce et de Sa fidélité (v. 18-20).

Nahum

Le Ninivite était le premier grand homme de la terre dans l'âge du royaume, comme je puis bien m'exprimer ; de même que Nimrod, ancêtre du Ninivite, du moins quant à la possession du territoire, avait été le grand personnage de la terre dans l'âge plus primitif des *pères* [Gen. 10, 8-12]. Nimrod avait affecté la domination et l'empire alors que les choses se trouvaient dans une condition primitive et plus simple. Maintenant que des royaumes se sont formés et que des nations plutôt que des familles peuplent la terre, le roi de Ninive s'élève au milieu d'elles dans les caractères d'orgueil et de mondanité de Nimrod, s'affectant l'empire et la domination.

Il n'est point l'une des grandes puissances *impériales* dont il est question en Daniel. Il n'est ni la tête d'or, ni la poitrine d'argent, ni les hanches d'airain, ni les jambes de fer. Une statue pareille n'était pas encore en voie de formation au jour de Ninive, alors que le roi d'Assyrie occupait la place de suprématie dans le monde. Mais ce royaume était éminent parmi ceux qui existaient antérieurement au Chaldéen, la tête d'or. Assur en avait emmené plusieurs en captivité ; Amalek avait disparu de la scène, et le Kénien s'était affaibli jusqu'à ce que les Assyriens l'eussent fait disparaître (Nomb. 24, 20-22). De plus, les Assyriens avaient outragé et subjugué ce peuple que le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, s'était choisi pour le lot de Son héritage et qu'Il avait formé pour Lui-même [És. 43, 21].

Le Seigneur, dans cette circonstance, s'était servi d'une nation étrangère comme d'une verge, pour châtier Son Israël désobéissant et rebelle ; mais elle *ne l'estima pas ainsi* ; son intention était de *dévorer la proie et de piller le butin*, aussi l'orgueil seul lui dicte-t-il son langage : « Mes princes ne sont-ils pas autant de rois ? » dit-il ;

« ainsi que ma main a soumis les royaumes qui avaient des idoles et desquels les images taillées valaient plus que celles de Jérusalem et de Samarie, ne ferai-je pas aussi à Jérusalem et à ses dieux comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles ? » (És. 10). L'Éternel se met en courroux. Il prononce une charge contre Son ennemi, et c'est à Nahum qu'est donnée la mission de la faire connaître. « Le Dieu fort est jaloux et l'Éternel est vengeur ».

Le ministère de Jonas aussi bien que celui de Nahum concernait Ninive. Nous l'avons déjà considéré dans l'un de nos précédents numéros. Jonas devança Nahum de cent vingt ans environ. À la prédication de Jonas, Ninive s'était repentie, mais la parole que prononce maintenant Nahum est l'annonce du jugement, jugement terrible et définitif. « La détresse », dit le prophète, « n'y retournera point une seconde fois ».

Que devons-nous dire par conséquent, que pouvons-nous penser de la repentance de Ninive au jour de Jonas ? Fut-elle comme une vapeur du matin ou comme la rosée de l'aube du jour [Os. 6, 4] ? Consista-t-elle en une bonne impression qui s'évanouit ? Il se peut qu'il en ait été ainsi ; il se peut aussi qu'il y ait eu une réformation et une œuvre véritable, comme celle qui a eu lieu plus tard chez un autre monde gentil — la chrétienté de notre époque. Elle porta son fruit et produisit sa bénédiction en son temps, tout en laissant aussi, à ce qu'il semble, un témoignage derrière elle, même jusque dans ce jour lointain de Nahum (voir 1, 7). Il peut s'être trouvé un résidu dans Ninive ; je suis loin de vouloir le contester ; mais ce ne fut dans tous les cas, qu'une bénédiction dans la *grappe* (voir És. 65, 8), et Ninive eut sûrement à s'écrier : « Maigreur sur moi, maigreur sur moi » [És. 24, 16]. La repentance au jour de Jonas, ainsi que la Réformation dans la chrétienté, n'assura rien — elle ne prépara point Ninive pour la gloire, ni pour une place dans le royaume de Dieu. Quels qu'aient pu être ses fruits moraux dans un résidu, à cette lointaine époque de Nahum, Ninive, en tant que ville ou royaume, était retournée comme une truie lavée au borbier dans lequel elle se vautrait [2 Pier. 2, 22] et avait mûri pour être retranchée par le Seigneur.

C'est là un type qu'il nous convient d'étudier, une voix à laquelle il nous faut prêter l'oreille.

Que produisirent les jours de Josaphat, ceux d'Ézéchias, et ceux de Josias pour Jérusalem ? Le jugement fut-il apporté par la main du Chaldéen après des jours aussi prospères et qui semblaient riches de tant de promesses ? Ah ! nous savons bien que oui. Et Ninive eut-elle besoin de voir venir sur elle le jour du Seigneur, quoique dans un temps son roi se fût humilié en descendant de son trône pour s'asseoir sur la cendre, et qu'il eût donné ordre que les hommes et les animaux de son royaume fussent vêtus de sacs et gardassent le jeûne ? C'est bien là aussi une chose que nous savons. Et, puis-je demander encore, quels sont les résultats qu'a eus la Réformation pour la chrétienté ? Ah ! disons-le, ce sont les jugements qui approchent et non la Réformation, ni le progrès, ni l'éducation des masses qui préparent le monde pour la gloire et le royaume du Seigneur. Mais il y a quelque chose de plus. L'histoire des premières voies de Dieu envers Ninive par le moyen de Jonas ne nous dit-elle pas, lorsque le jugement prédit par Nahum est prêt à fondre, que Dieu est pourtant « tardif à colère » ? Car, avant de punir, Il envoya un avertissement solennel, afin que ceux auxquels il était adressé se repentissent, pour qu'Il pût encore les épargner, ainsi que cela eut lieu. Mais Celui qui est tardif à colère « ne tient nullement le coupable pour innocent » (chap. 1, 3). Il « sépare la chose précieuse de la méprisable » [Jér. 15, 19]. « Il connaît ceux qui se confient en lui », lors même qu'ils se trouveraient en Ninive, comme nous l'avons déjà dit (chap. 1, 7) ; mais le Juge de toute la terre, aussi bien que celui de Sodome qui se tint devant Abraham [Gen. 18, 25], « fera justice ».

« Je ne doute pas », a dit quelqu'un^[9], « que l'invasion de Sankhérib ait été l'occasion de cette prophétie ; mais incontestablement, elle va bien au-delà de cet événement et annonce le jugement final. C'est là un nouvel exemple de ce qui s'est si souvent présenté à nous dans les prophètes, c'est-à-dire un jugement partiel donné

comme avertissement ou encouragement au peuple de Dieu, tandis qu'il ne s'agit que d'un avant-coureur du jugement grand et terrible qui complétera et manifestera les voies de Dieu ». Sûrement l'Assyrien est un personnage mystique et typique aussi bien qu'un simple individu. Ésaïe l'envisage de la sorte, et c'était tout simple et tout naturel, car c'est sous l'Assyrien que commencèrent *les captivités* du peuple de Dieu, et c'est lui qui représenta en son temps l'inimitié de la terre, l'inimitié du monde gentil à l'égard de Dieu et de Son peuple. C'est pourquoi, dans les prophètes, le Saint Esprit le considère comme représentant les Gentils ou l'homme du monde, alors que l'iniquité arrivée à son comble appellera les jugements terribles et définitifs de Dieu.

Mais cette histoire se clôt-elle par le jugement ? Cela n'a jamais été et ne saurait jamais être. Le jugement ne fait que préparer le chemin au dessein de Dieu. Le jugement de ce « présent siècle mauvais » [Gal. 1, 4] introduira le millénium ou « le monde à venir ». Et Israël sera de nouveau reçu comme le sceau ou le gage de cette ère brillante et heureuse, selon ce que dit ici notre prophète : « Je t'ai affligée, mais je ne t'affligerai plus ; mais maintenant je romprai son joug de dessus toi et je mettrai en pièces tes liens... Toi, Juda, célèbre tes fêtes solennelles et rends tes vœux, car les hommes violents ne passeront plus à l'avenir au milieu de toi, ils sont entièrement retranchés » (chap. 1, 12-15). Ou bien, comme l'a dit un des saints de Dieu de notre époque^[10], « la vengeance de Dieu est ce qui doit apporter au monde la délivrance de l'oppression et des souffrances du joug de l'ennemi, afin qu'il fleurisse sous le paisible regard de son Libérateur ».

Viens, Seigneur Jésus ! Recueille promptement tes élus et hâte ainsi les temps heureux du rétablissement de toutes choses !

Habakuk

C'est sur le principe de la foi que nous entrons, comme pécheurs, dans des relations avec Dieu ; et c'est sur le même principe que nous continuons, comme saints, à avoir affaire avec Lui. « Le juste vivra de la foi » (voyez Rom. 1, 17 ; Gal. 3, 11, et Hab. 2, 4).

Cette prophétie d'Habakuk a pour nous une grande valeur morale, et elle est de saison, surtout maintenant, car toutes choses se hâtent vers une crise prochaine, comme au temps d'Habakuk.

Alors les iniquités de ceux qui faisaient profession d'être le peuple de Dieu excitaient la sainte indignation de l'homme de Dieu ; mais, quoique son âme fût affligée de leur vaine manière de vivre, son cœur était sensible à leur état et il s'identifiait à eux pour faire de leur cause la sienne propre.

Écoutons-le lui-même avec attention quelques instants, et réfléchissons sur ses paroles dans l'ordre où elles se présentent à nous.

Chapitre 1, 1 à 4. Dans ces premiers versets, comme je l'ai déjà fait remarquer, nous voyons que l'âme juste du prophète est affligée de la conduite de son peuple. Il présente au Seigneur la triste et coupable scène qu'il a sous les yeux, et son cœur gémit de la violence, de la perversité, du dégât, des querelles, et de beaucoup d'autres iniquités de ce genre découvertes au milieu même du peuple de Dieu.

Versets 5 à 11. Le Seigneur, dans Sa réponse à Son serviteur, semble d'abord soutenir son cri et s'y joindre. Il ressent l'état moral d'Israël qui affecte si profondément Habakuk, et appelle Son peuple des païens ou des gens d'entre les nations (voir la *vers. angl.*) ; car ils se montraient tels, en refusant de croire à l'œuvre qu'Il allait Lui-même opérer au milieu d'eux. Leur circoncision est comptée par Lui comme de l'incirconcision, et l'apôtre, citant ce passage du livre de notre prophète, appelle les Juifs « contempteurs » (Act. 13, 41). C'est

ainsi donc que tout d'abord le Seigneur poursuit le récit des iniquités d'Israël commencé par le prophète, et anticipe leur grand péché final — le rejet de Sa parole et de Son œuvre par incrédulité.

Ensuite Il fait connaître au prophète que l'iniquité qui affligeait son âme, et au sujet de laquelle il avait crié à Lui, ne demeurerait pas impunie ; mais que l'épée des Chaldéens ravagerait le pays pour venger la cause de Sa sainteté.

Versets 12 à 17. À l'ouïe de tout cela, Habakuk est extrêmement alarmé. Comme Moïse, dans une occasion semblable, il ne peut se faire à une telle pensée, et quoique son âme fût affligée des iniquités des siens, son cœur était trop attaché au peuple pour faire accueil aux Chaldéens.

Dans un élan de crainte et d'émotion, il plaide contre les Chaldéens avec toute l'habileté d'un avocat rendu éloquent par l'affection ; et, tout assuré que le Seigneur n'abandonnerait pas Son peuple, quelque coupable qu'il fût, à l'impitoyable colère d'hommes plus méchants encore que lui, il demande aussi que, par Sa grâce, le Seigneur fasse tourner cette terrible discipline à la *correction* et non à la *ruine* d'Israël.

Tout cela révèle chez Habakuk un précieux état d'âme ; il ressemble, je crois, plus qu'aucun autre prophète, à Jérémie. Il vit *personnellement*, plus que ce n'est le cas d'ordinaire, dans les scènes qu'il décrit ; il éprouve et ressent tout ce qui se passe : et il en fut ainsi de Jérémie. Ils *vécurent* comme des prophètes, et ne se contentèrent pas de *parler* comme tels.

Chapitre 2, 1. Ayant ainsi soulagé son âme et plaidé auprès du Seigneur pour le peuple, il attend la réponse. Son cœur est avec son peuple, et il veut connaître « la fin du Seigneur ». — Il n'est point un mercenaire, mais il a soin du troupeau et ne peut s'enfuir. Il n'a pas entrepris légèrement son ministère pour Israël, et il ne veut pas l'abandonner si vite ; il faut qu'il en voie la fin, et c'est pour cela qu'il se pose en sentinelle et fait le guet.

Versets 2 à 20. C'est dans ces versets que nous lisons la réponse du Seigneur, réponse vraiment solennelle et intéressante. Habakuk ne sera pas désappointé, et ce n'est pas en vain qu'il se sera tenu dans la forteresse. La vigilance d'Habakuk recevra sa récompense, aussi bien que les vingt et un jours de jeûne de Daniel [Dan. 10, 2].

Le Seigneur néanmoins commence Sa réponse en établissant quelques faits principaux importants, ou plutôt quelques principes de vérité :

1^o que la vision, ou prophétie, devait être écrite lisiblement et clairement annoncée ;

2^o qu'elle demeurerait à l'état de vision, ou n'aurait pas d'accomplissement, pendant un certain temps ;

3^o que, durant ce temps, l'homme du monde mûrirait dans son orgueil pour le jugement de Dieu ;

4^o que, durant ce même temps encore, le juste vivrait par la foi ;

5^o qu'au moment convenable, au temps marqué de Dieu, la vision serait révélée, la prophétie accomplie, de sorte qu'il valait bien la peine d'attendre la fin.

Ensuite, après avoir posé ces faits ou ces principes, le Seigneur poursuit et fait entendre à l'oreille attentive du prophète quels sont les affreux jugements qui doivent surprendre les Chaldéens.

Chapitre 3. Ayant, pour ainsi dire, écouté tout cela du haut de sa tour de sentinelle vigilante, le prophète descend pour s'entretenir avec le Seigneur. Il avait été visité en grâce dans la forteresse, et y avait reçu une réponse ; maintenant, il veut entrer dans le sanctuaire avec des prières et des louanges, dans la puissance de cette foi qui avait accepté la réponse de Dieu, s'en était réjouie, et avait compté sur de plus grandes bénédictions encore.

Mais ces dernières paroles qu'il prononce sont de toute beauté.

La réponse qu'il vient de recevoir lui rappelle les premiers jours de sa nation, le temps du salut de Dieu, quand Il commença de prendre Israël pour peuple. Les Chaldéens le font souvenir des Égyptiens et des Amoréens, et il demande qu'en présence des Chaldéens, le Seigneur veuille faire pour Israël ce qu'Il avait déjà fait pour lui devant les Égyptiens et les Amoréens. Il demande qu'il y ait un « réveil » — que maintenant, au milieu du cours des années, Dieu opère des œuvres aussi remarquables que celles qui signalèrent les premiers temps. Et c'est avec une touchante beauté, et dans le style coupé de quelqu'un qui suit le courant des chères pensées qui occupent vivement son cœur, qu'il retrace, comme en présence de Dieu, les premières œuvres de Jéhovah en faveur d'Israël, qu'elles aient été accomplies en Égypte, dans le désert, ou en Canaan, afin que (si j'ose parler ainsi) le Seigneur puisse envisager Ses œuvres puissantes d'autrefois et en opérer de semblables à cette époque-ci à l'égard des Chaldéens. C'est comme si Habakuk, au jour de la nuée, plaçait l'arc sous les yeux de Dieu, afin qu'en le voyant Il se rappelle Son alliance, Sa grâce et Sa puissance pour Ses saints, Ses promesses et Ses miséricordes, et qu'Il sauve Son peuple de cette ruine qui le menace.

Car jusqu'ici le Seigneur n'avait promis que le jugement sur les Chaldéens (chap. 2) ; Il n'avait pas fait mention de la restauration et de la gloire finale d'Israël. Mais il faut à Habakuk que ces choses soient aussi promises et assurées ; et, en conséquence, il prie pour que Dieu entretienne ou renouvelle Ses œuvres en faveur d'Israël.

Puis, tout à la fin, comme l'homme qui vit par la foi dont la Parole de Dieu l'avait déjà entretenu (chap. 2), il déclare quelle est la pleine confiance qu'il a en Dieu. Il parle, il est vrai, de l'effroi que lui avait causé la parole du Seigneur concernant l'arrivée des Chaldéens, effroi tel qu'il en était devenu comme un homme mort ; mais maintenant il sait que, comme un homme de foi, il n'a qu'à attendre patiemment à travers un temps de discipline, persuadé que la fin en sera le salut de Dieu. Et, plein de joie dans cette assurance, il chante au maître chanteur sur l'instrument à dix cordes. De même que Josaphat commença la bataille, le chant de victoire sur les lèvres, Habakuk entre maintenant dans le temps de la vision ou de l'exercice de la foi et de la patience, dans la joie du Seigneur, et avec un cantique composé pour un jour de gloire.

Là-dessus, nous pouvons répéter encore que l'état des choses de nos jours nous place bien dans une position pareille à celle d'Habakuk. L'homme de Dieu regarde autour de lui et n'aperçoit dans la chrétienté que des choses propres à blesser la sainteté et à affliger l'âme juste. Mais tout en ressentant cela, il ne peut que plaider pour le peuple, de même qu'Habakuk, et comme lui aussi, se tourner vers Dieu avec ses fardeaux et ses espérances. Mais le croyant d'aujourd'hui possède un privilège de plus que notre prophète : ayant reçu une plus complète instruction de Dieu, il ne demande plus un temps de rafraîchissement, car *il sait* qu'il y en aura un ; il sait que les jugements qui approchent, beaucoup plus solennels que ceux qui allaient être amenés par le moyen des Chaldéens, vont purifier la terre de tout scandale, faire disparaître tout ce qu'il y a en elle de corrompu, et ainsi être un moyen de salut et non de destruction. Il sait que sa condition finale sera plus glorieuse et plus bénie que celle de son commencement, car « la création elle-même sera affranchie de la servitude pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu » [Rom. 8, 21]. De sorte que ce ne sera pas seulement le rétablissement de ce qu'était Israël, ou la terre, dans l'origine ; mais pour eux, comme pour Job, leur dernière fin sera plus bénie que leur commencement [Job 42, 12].

Je désire ajouter un mot d'une portée pratique sur l'expérience que fit Habakuk, et qui fut si bénie à la fin : « Je me réjouirai en l'Éternel », dit-il, quoique « le figuier ne doive point pousser et qu'il ne doive point y avoir de fruit dans les vignes ».

La gloire que Dieu cherche de notre part, pécheurs, ruinés que nous sommes par nous-mêmes, c'est de nous voir vivre heureusement dans Son amour par Jésus. Et réaliser cette vie heureuse, comme le faisait Habakuk en dépit des circonstances contraires, rend notre service et notre culte d'autant plus excellent, quoique assurément ce soit le fruit de Sa grâce et de Son œuvre en nous.

L'homme cherche à vivre agréablement, mais il ne s'occupe pas de vivre heureusement. Il voudrait bien vivre gaiement, ou au milieu de circonstances favorables ; mais quant à vivre heureusement, ou dans la faveur de Dieu, à la lumière de Sa face, dans la conscience de Son amour et avec l'espérance de jouir de Sa présence dans la gloire, il ne s'en soucie pas. Et c'est un effet de l'œuvre de Dieu dans le cœur et la conscience lorsque l'homme se sonde, et qu'il cherche à cesser sa vie de plaisirs pour mener une vie heureuse, mettant sa vie uniquement dans la circonstance la plus importante de toutes, c'est-à-dire, dans sa relation avec Dieu, ayant découvert par grâce que cette relation lui est assurée à toujours par le moyen de la précieuse réconciliation que le sang de Christ a opérée pour lui.

Permettez-moi d'ajouter encore un autre mot sur ce que dit le Seigneur au sujet des Chaldéens (2, 14) : « Mais la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel comme les eaux comblent la mer ».

L'orgueil de l'homme, qu'il s'agisse d'un Chaldéen ou de tout autre qui aspirerait à réaliser l'empire universel, a toujours été et sera encore confondu et jugé. Cette domination est réservée pour Jésus « le Seigneur », et pour Lui seulement. Il sera élevé au-dessus des rois de la terre, et son royaume s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre [Ps. 72, 8]. Ni l'incrédulité passée ou présente de Son peuple, Israël, ni les desseins et les efforts des Gentils ne pourront empêcher cela (voy. Nomb. 14, 21 ; Hab. 2, 14). Elle aura son accomplissement dans les jours de paix qui approchent, où le sceptre sera dans les mains du roi qui régnera en justice (És. 11, 9).

Les peuples travailleront pour cela, mais ils se fatigueront « très inutilement » (2, 13). Mais Jésus l'obtiendra. « Béni soit éternellement le nom de sa gloire, et que toute la terre soit remplie de sa gloire. Amen ! oui, amen ! » (Ps. 72, 19).

Sophonie

Souvent, dans les prophètes, *la gloire et le jugement se touchent*. Ce sont là les sujets qui les occupent d'ordinaire, avec l'iniquité qui amène le jugement et les caractères de la gloire qui doit suivre.

Mais ce jugement qui fond sur l'iniquité, et cette gloire qui vient ensuite, sont des choses que la partie *historique* de l'Écriture a montrées mainte et mainte fois, comme aussi c'est mainte et mainte fois que la *prophétie* les présente.

Tel fut le jour de Noé — un jour où le jugement introduisit la gloire, ou un monde nouveau. De même, le jugement qui frappa l'Égypte fut accompagné ou suivi immédiatement de la délivrance des Israélites, de leur chant de victoire, de la présence de la gloire au milieu d'eux et de leur marche vers le pays de la promesse.

Ainsi, les jugements qui atteignirent les Cananéens et les Amoréens furent immédiatement suivis de la prise de possession, par Israël, de son héritage.

Le jour de Nebucadnetsar fut un jour semblable de jugement. L'Esprit de prophétie s'y arrête longtemps. Non seulement il anticipe cette époque par la prédication de prophètes, tels que Ésaïe et Michée, mais dans le temps même, ou à peu près en ce temps, il est abondamment répandu, comme Jérémie, Ézéchiël, Daniel, Habakuk et Sophonie en témoignent.

Ce jour, le jour de l'invasion et du triomphe des Chaldéens, fut assurément un temps de crise remarquable. L'iniquité du royaume de Juda était alors venue à son comble, comme celle des Amoréens au temps de Josué. Chose déplorable en vérité, que l'iniquité des Juifs fût arrivée à un point tel que les Gentils durent intervenir pour le jugement, comme jadis aussi l'iniquité des Gentils, ayant atteint sa mesure, le Juif, l'homme de Dieu, fut appelé pour la juger.

Mais le Chaldéen n'était pas seulement un personnage réel : il était encore un personnage mystérieux et typique. Dans les prophètes, il préfigure les derniers jugements. Son épée ne s'abattit pas uniquement sur Juda et Jérusalem, mais elle vint frapper aussi les nations d'alentour. En ce temps, le Dieu de toute la terre se levait, et le monde devait rester dans le silence. C'était le tableau en petit, le commencement, du jugement de toutes les nations ; c'était « le jour du Seigneur », en esprit ou en principe. L'épée avait été aiguisée pour la tuerie, et la domination enlevée à « la fille de Jérusalem » ; car la maison de David était réprouvée, et c'est, *aidés de Dieu*, si l'on peut parler ainsi, que les Chaldéens s'emparèrent du trône.

Cependant ce n'est jamais sur le jugement que se clôt la scène. Comme nous l'avons dit, la gloire et le jugement se touchent dans les voies de Dieu. Le jugement nettoie le vaisseau, ensuite la gloire le remplit. Tout ce qui empêche la présence du Seigneur est enlevé par le jugement, et alors le royaume est établi comme Sophonie nous le fait voir, aussi bien que tous les autres prophètes. L'Apocalypse est le dernier grand témoignage rendu à cette vérité. Là encore le jugement prépare le chemin à la gloire, et cela d'une manière *définitive* ; en d'autres termes, tous les scandales, ceux qui commettent l'iniquité, les puissances apostates et réprouvées, sont jugées et ôtées, et le jour glorieux du millénium commence son cours.

Les jugements sont continuellement répétés parce qu'aucun serviteur de Dieu n'a été trouvé fidèle, ou n'a pu rendre compte de son administration [Luc 16, 2]. Adam, puis les Juifs, les Gentils, et enfin les chandeliers (les sept églises), ont tous, en tout temps, été infidèles à Celui qui les avait établis. « Dieu assiste dans l'assemblée des forts ; il juge au milieu des juges » [Ps. 82, 1]. Le jardin d'Éden fut perdu par Adam ; le pays donné aux pères le fut par les enfants, ou la terre de Canaan par les Israélites ; les Gentils, aussi bien qu'eux, manquèrent de fidélité, et la puissance fut enlevée à la tête d'or, et donnée à la poitrine et aux bras d'argent, de là au ventre et aux hanches d'airain, puis aux jambes de fer, et enfin aux pieds qui étaient en partie de fer et en partie de terre [Dan. 2, 32-33]. Rien ne fut *remis* à Dieu des choses qu'on avait reçues de Lui. Les économes furent retranchés l'un après l'autre, et leur administration retirée, au lieu qu'ils auraient dû la remettre ou en rendre un compte fidèle. C'est ainsi qu'il en a toujours été et qu'il en est encore actuellement ; nous ne trouvons d'exception qu'en regardant à Jésus. Pour Lui, Il rend compte de toute administration qui Lui est confiée, et en temps convenable Il *la remet*, et elle ne Lui est point reprise.

Quel volume, on peut dire, est contenu sur les gloires de Christ dans ces paroles de 1 Corinthiens 15, écrites pour nous : « Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu ». Cela Le signale devant le monde entier, et en un frappant contraste avec toutes les générations des enfants des hommes, du commencement à la fin. Toute administration confiée à d'autres est retirée à cause de l'infidélité avec laquelle ils s'y sont comportés ; mais Jésus remet la sienne, comme ayant accompli tout le dessein de Celui qui L'en avait chargé. En Christ, mais en Christ seulement, toutes les promesses de Dieu sont oui et amen [2 Cor. 1, 20]. Il prendra le royaume ; mais à la fin, ou au temps convenable, *Il le remettra*. Précieuses paroles ! Nous voyons le royaume retiré à Saül, puis à la maison de David, et après avoir été donné aux Gentils leur être enlevé aussi, toujours à travers des jugements et des bouleversements, jusqu'à ce que vienne Celui à qui il appartient de droit. Alors, pour la première fois, un économe rend compte de son administration, et le royaume est remis.

En ce jour du Chaldéen, jour sur lequel nous arrêtons maintenant nos regards avec Sophonie, tout, pour ainsi dire, est jugé. De même qu'au temps apocalyptique, ou devant le grand trône blanc, tout est jugé *personnellement* ou *individuellement*; ainsi maintenant, le *jugement s'exerce d'une manière nationale* par l'épée de Nebucadnetsar. Juda et Jérusalem, aussi bien que les peuples d'alentour, les Édomites, les Philistins, les Ammonites, les Éthiopiens et les Assyriens, le Nord, le Midi, l'Occident et l'Orient, tous doivent venir à cette exposition commune et complète, et y venir aussi avec leurs traits distinctifs les plus minutieux. Le reste de Baal, les noms des prêtres des faux dieux, les sacrificateurs, les idolâtres, ceux qui juraient à la fois par l'Éternel et par Malcam, les apostats et les indifférents, et ceux qui s'habillent de vêtements étrangers, tous sont jugés séparément. La lumière du Seigneur scrute ceux qui sont demeurés sur leur lie et ceux qui méprisent la crainte du jugement. Rien n'échappe ! Tout est nu et à découvert aux yeux de Celui à qui nous avons affaire [Héb. 4, 13]. Le juge de tout le monde agit avec équité [Gen. 18, 25]; ceux qui ont mérité le plus de coups les reçoivent, tandis que d'autres sont moins battus [Luc 12, 47-48]. Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes [Gal. 2, 6], Il rend à chacun selon ses œuvres [Rom. 2, 6].

Mais « le résidu, selon l'élection de la grâce » [Rom. 11, 5], est reconnu ici, en Sophonie, comme partout ailleurs. Ceux qui en font partie sont appelés « les débonnaires du pays », et ils sont exhortés à chercher l'Éternel et à s'attendre à Lui dans l'espérance d'être mis en sûreté au jour de la colère de l'Éternel (chap. 2, 3 ; 3, 8).

Puis, comme nous l'avons dit, la gloire apparaît après le jugement. Quelques traits de la bénédiction millénaire nous sont présentés. Il nous est dit que, d'un même esprit et d'un même langage, les nations de ce royaume, « le monde à venir », adoreront l'Éternel, le Dieu d'Israël. La confusion de Babel aura pris fin, chose dont on eut déjà un exemple à la Pentecôte, en Actes 2. Les habitants des pays éloignés, ceux qui seront au-delà des fleuves de Cush, reconnaîtront le Dieu Sauveur d'Israël. Israël sera purifié et garanti à toujours de la crainte du mal, et aura le cœur plein de joie, parce que l'Éternel, son Dieu, sera au milieu de lui.

Tels sont les jours du royaume. Les jugements ont purifié la scène ; le résidu les a traversés ; la terre est témoin du salut de Dieu, et le nom de l'Éternel est reconnu dans la joie et le service de Son peuple restauré.

Ceux qui menaient deuil en Sion, ont changé en manteau de louange leur esprit d'accablement. On n'entend plus les lamentations de Jérémie, car la fille de Sion a été ramenée de captivité et toutes ses chaînes sont brisées ; celle qui avait été emmenée captive et dont il était dit : « C'est Sion, personne ne la recherche » [Jér. 30, 17], a reçu un nom et des louanges au-dessus de tous les peuples de la terre.

Voilà les choses qui nous sont présentées dans le troisième chapitre de notre prophète, et qui forment aussi, en général, le thème de tous les prophètes dans l'anticipation du règne du Seigneur, précédé de Son jour.

Cependant la gloire resplendit ici sous un caractère attrayant. La harpe de Sophonie possède une note d'une douceur toute particulière. Les délices que le Seigneur Lui-même prend en Son peuple nous sont rapportées dans un langage semblable au cantique de Salomon, avec son enthousiasme et son affection : « L'Éternel, ton Dieu », est-il dit à Sion, « se réjouira à cause de toi d'une grande joie ; il se taira à cause de son amour, et il s'égaiera à cause de toi avec chant de triomphe » [3, 17]. C'est là « la joie qu'un époux a de son épouse », comme l'avait dit Ésaïe longtemps avant Sophonie (voyez És. 62, 5).

L'Éternel semble prendre la place que lui donne le ravissant cantique du roi d'Israël dans ces paroles : « Que tu es belle et que tu es agréable, amour délicate ! » (7, 6).

C'est *la joie personnelle* du Seigneur dans Son peuple qui est anticipée par Sophonie — la plus brillante, la plus précieuse circonstance de toute son histoire. Elle peut nous faire souvenir d'un court passage de la nôtre propre en 1 Thessaloniens 4 : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ».

Voilà tout ce que ce passage dit de nous, après notre transmutation. On aurait pu parler en détail de la gloire et des joies variées de l'Église dans le ciel ; mais ce n'est que ceci : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ». C'est aussi *personnel* que le passage de Sophonie ; et si nous avons de l'affection, nous devrions dire que c'est la principale dans la longue liste de nos bénédictions.

Je voudrais signaler une autre chose encore. Dans le chapitre 19 de l'Apocalypse, il nous est parlé de deux soupers — « le banquet de l'Agneau » et le « grand souper de Dieu ». Le banquet de l'Agneau est une scène de joie dans le ciel. « Bienheureux sont ceux qui (y) sont conviés », c'est un banquet de noces. Mais le grand souper de Dieu est le fruit du jugement solennel et terrible qui clôt l'histoire de la terre, telle qu'elle est aujourd'hui ; c'est le jugement du présent monde apostat, lorsque les corps des ennemis confédérés du Seigneur deviennent la nourriture des oiseaux de l'air.

Ézéchiél fait mention du dernier de ces deux soupers, et nous en donne une description aussi complète que Jean, dans l'Apocalypse. Sophonie y jette seulement un regard, en énumérant les actes du Seigneur au jour de Sa colère (Éz. 39 ; Soph. 1, 7).

« La journée de l'Éternel est proche », dit Sophonie ; « l'Éternel a préparé le sacrifice, il a invité ses conviés »^[1, 7]. Ce prophète ne pénètre pourtant pas dans la scène, comme le font Ézéchiél et Jean, et nous n'apprenons pas par lui ce qu'est le sacrifice ou le festin, ni quels sont les conviés.

Certaines vérités ou certains mystères qui forment dans tel ou tel endroit le principal sujet, sont ailleurs présentés avec peu de développement ou même peut-être introduits comme accidentellement. Mais tout cela n'est pour nous qu'une manifestation de plus de l'harmonie délicieuse et sans apprêt qui respire dans toutes les parties du Livre, témoignant que c'est *la même main* qui fait vibrer toutes les cordes de cette merveilleuse harpe qui, pour le moment, est la « harpe de Dieu », en attendant que d'autres harpes soient formées par la même main pour célébrer à jamais la gloire de *Son nom* et les fruits de Son œuvre (Apoc. 15, 2).

Aggée

Le retour de la captivité de Babylone à Jérusalem nous est présenté au commencement du livre d'Esdras, sous un aspect brillant et accompagné de promesses. Des milliers quittèrent Babylone, et ceux qui durent y demeurer firent don de leurs biens ; et on vit comme un réveil général des affections et de l'énergie nationales.

La première occupation des captifs, de retour, fut de bâtir la maison de Dieu. Ils en posèrent les fondements avec les sentiments d'une affection vraie et profonde qui révélaient leur entier dévouement et leur consécration à la chose. Leurs larmes et leurs accents de joie, leurs chants et leurs sanglots disaient assez les réalités du moment, et promettaient l'heureux achèvement d'un travail commencé avec des cœurs aussi fervents. Mais il n'en fut pas ainsi : la promesse ne se vérifia pas. Du reste, l'homme fut-il jamais trouvé fidèle dans ses promesses et dans sa responsabilité ? La semence gentile, qui occupait la terre des dix tribus, devint une cause d'entraves et de difficultés, et la construction de la maison fut suspendue pendant non moins de quatorze ans ; durant cet intervalle, la satisfaction des penchants naturels et la sollicitude pour les affaires d'un intérêt égoïste, absorbèrent le peuple — ce peuple qui s'était mis en route avec tant de désintéressement, d'énergie et de cœur.

C'est dans un état de choses pareil que l'Esprit de Dieu visite Aggée, et c'est par ce prophète que le Seigneur s'adresse à Zorobabel, gouverneur de Juda, à Joshua, le grand sacrificateur, et à la congrégation des captifs de retour.

C'est en la seconde année de Darius, roi de Perse [1, 1], qu'Aggée fut ainsi suscité par l'Esprit. Et sûrement il y a de la signification dans cette désignation de l'époque ; elle nous parle de la dégradation d'Israël. La monnaie romaine deviendra prochainement courante dans le pays, et alors le peuple apprendra à accepter le signe de sa dépendance ; de même, maintenant, l'Esprit enseigne au peuple une leçon analogue en datant les époques de son histoire des années du règne des Perses.

Aggée débute en reprochant aux Israélites l'abandon de la maison de Dieu et leur sollicitude pour leurs propres maisons [1, 4] ; il les engage à envisager leur condition actuelle comme étant la conséquence de telles choses, et il leur fait remarquer combien peu la récolte de leurs champs et de leurs vergers répond au travail qu'ils y ont apporté. Ces reproches ramènent le peuple à la crainte de Dieu : et alors que la crainte est réveillée, que la conscience est atteinte et que le sol naturel se trouve labouré, la même voix de Dieu se fait encore entendre par l'organe d'Aggée, mais cette fois pour un ministère de consolation et d'encouragement. « Je suis avec vous, dit l'Éternel » [1, 13]. Mais l'Esprit visitait le cœur du peuple aussi bien que les lèvres du prophète, et, en conséquence, le but du ministère était atteint. « Et l'Éternel excita l'esprit de Zorobabel, fils de Shealthiel, gouverneur de Juda, et l'esprit de Joshua, fils de Jotsadak, grand sacrificateur, et l'esprit de tout le reste du peuple, et ils vinrent et travaillèrent à la maison de l'Éternel leur Dieu » [1, 14].

En d'autres temps, *le cœur de Lydie* fut ouvert [Act. 16, 14] aussi bien que *les lèvres de Paul*, lorsqu'il s'adressa à elle. Il lui parla et elle fut rendue attentive à ce qu'il disait : l'un et l'autre de ces actes étaient de Dieu. Quelle chose simple, mais aussi quelle chose nécessaire ! Le Seigneur nous montre l'urgence de semblables opérations dans Son discours en Jean 6, nous enseignant que si le Père n'avait pas donné le Fils, et que si ce n'est pas *Lui* qui attire, *Lui* qui enseigne, tout ministère est perdu pour l'âme, et le pain de vie ou la vraie manne du désert est répandue en vain.

Maintenant, c'était là un réveil, et le réveil ou le renouvellement de l'ouvrage de Dieu parmi le cours des années est devenu la voie nécessaire, à cause de la tendance au déclin qui se trouve toujours en nous. La ruine complète du pécheur et son entière impuissance à se rétablir sont ce qui, dès le commencement, nécessita la souveraine intervention de Dieu (És. 1, 9) La tendance qu'a le saint ou l'Église à se relâcher dans son service ou à se laisser aller à la froideur ou à l'oisiveté, nécessite pareillement plus tard des réveils réitérés. L'exercice d'une telle puissance vivifiante a toujours été le seul moyen de maintenir une dispensation dans un état quelque peu digne du témoignage, auquel elle est appelée. Ce jour d'Aggée était un de ces temps de réveil.

Le sujet de cette prophétie d'Aggée peut nous amener à voir combien sont parfaits en leur temps les desseins et les pensées de Dieu, quoique si variés et si divers. David s'était proposé de bâtir, pour l'arche de Dieu, une maison riche et permanente, mais la parole d'un prophète le lui défendit ; le temps pour cela n'était pas encore venu [1 Chron. 17]. Il y aurait eu inconvenance morale à ce que l'arche trouvât du repos avant qu'Israël eût atteint le sien, ou à ce qu'elle eût une demeure établie dans une terre encore souillée par le sang de la bataille. Mais au jour d'Aggée, nous trouvons le contraire de tout cela. Israël est censuré par un prophète pour *ne pas* avoir bâti la maison de Dieu. David errait en disant que le temps était venu pour cette œuvre, et les captifs de retour erraient en disant que le temps n'était pas encore venu. L'Esprit du Seigneur connaissait les temps ; il savait ce qu'Israël devait faire, s'il devait ou ne devait pas bâtir. « L'œuvre du Rocher est parfaite » [Deut. 32, 4]. Il est véritable quoique tout homme soit menteur [Rom. 3, 4].

Nous voyons aussi dans le livre d'Esdras, qu'à leur retour les captifs refusèrent l'assistance des Samaritains, et ne voulurent point contracter alliance avec un peuple dont le sang, ainsi que les principes, étaient mélangés et corrompus. Et sûrement en cela ils avaient agi justement et droitement : ils s'étaient conservés purs. Mais c'était là une provocation, et sous l'influence des suggestions de ces adversaires samaritains, le grand roi de Perse, « la poitrine d'argent » [Dan. 2, 32], avait interrompu la construction de la maison.

Toutefois, cela devient une tentation. Dès que leurs mains sont affranchies du travail de la maison du Seigneur, chacun s'en retourne à sa propre maison. Combien l'on comprend cela aisément ! La nature est toujours disposée à profiter de tous ses avantages ; nous l'expérimentons chaque jour. Mais la foi agit indépendamment de la nature. Voyez Paul, par exemple : il est fait prisonnier après un service de plusieurs années. Son activité extérieure est interrompue par la main des adversaires. Mais, quoique Paul soit prisonnier, quoique son travail extérieur soit arrêté, il n'en sert pas moins le même Maître. Il y a un service dans l'enceinte de la prison, aussi bien que dans les champs. Quoique retenu par des chaînes, il obtient de louer une maison et d'y recevoir tous ceux qui viennent le trouver [Act. 28, 30] ; il s'entretient avec eux du matin au soir, prêchant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus Christ. C'est là l'œuvre de la foi, et non de la nature. Mais les captifs de retour, emploient pour eux le travail de leurs mains. Et quoiqu'elles soient liées pour l'ouvrage de la maison de Dieu, elles sont comme mises en liberté, quand il s'agit de leurs propres maisons ; et ainsi Satan a sur eux la victoire, de même que les Samaritains. C'est dans un tel état de choses, que le Seigneur intervient par la voix d'Aggée.

La construction de la maison semble, comme je crois l'avoir dit, avoir été suspendue environ quatorze ans, mais il est très encourageant de remarquer qu'elle est reprise, non pas par suite d'un décret favorable, émanant du grand roi des Perses qui, à cette époque, avait domination sur les Juifs, mais bien à la voix des prophètes de Dieu, Aggée et Zacharie. Le Seigneur, à la vérité, inclina le cœur du roi, mais ce ne fut pas avant que Son prophète eût incliné le cœur d'Israël (voyez Esdr. 5 et 6). Il est très important de se souvenir de cela en rapport avec notre prophétie. Le nouvel élan de cœur qui se manifeste parmi le peuple, est reconnu procéder de Dieu et non des *circonstances*. C'est la voix de Dieu, prononcée par Ses prophètes, qui dispose de nouveau le peuple au travail, et non la faveur du roi de Perse. Le Seigneur inclina le cœur du roi à soutenir le peuple, mais seulement après que celui-ci fut rentré dans le sentier de la foi et de l'obéissance.

Aggée est simplement appelé : « Aggée le prophète » ; il ne nous est pas donné d'autres détails sur son compte. La parole du Seigneur fut prononcée par lui en plusieurs occasions particulières, mais toutes en la seconde année de Darius, roi de Perse, et dans le but de disposer le peuple à entreprendre ou à poursuivre la construction de la maison de Dieu.

Je ne puis envisager ses prophéties que d'une manière très générale, en indiquant l'époque de chacune, durant cette seconde année du règne de Darius le Perse.

Sixième mois — Premier jour

Aggée stimule le peuple indolent — le résidu revenu de captivité, mais qui négligeait la maison du Seigneur, pour s'occuper de ses propres intérêts.

Sixième mois — Vingt-quatrième jour

Aggée lui promet que le Seigneur sera avec lui, appréciant ainsi, au nom du Seigneur, la crainte qui a été éveillée dans le peuple ; comme conséquence le travail est repris.

Septième mois — Vingt-et-unième jour

Afin d'encourager les Israélites dans leur travail, Aggée leur promet que la gloire future de cette maison qu'ils avaient commencé à construire, surpasserait de beaucoup la gloire de la première et que cela se réaliserait après que le Seigneur aurait ébranlé les cieux et la terre.

Neuvième mois — Vingt-quatrième jour

Il montre au peuple l'état humiliant, dans lequel il se trouvait avant que l'on eût commencé à réédifier la maison du Seigneur, mais il lui montre aussi dans l'avenir une bénédiction assurée.

Même jour

Il s'adresse à Zorobabel, pour lui parler encore de l'ébranlement de toutes choses et de l'établissement de Zorobabel, comme l'anneau de cachet du Seigneur.

Telles sont les paroles qu'il prononça en leur saison. La voix du Seigneur parlant par la bouche de ce prophète, réveille d'abord la conscience du peuple, puis, par des promesses pleines de grâce, l'encourage dans ce renouvellement d'énergie.

Qu'il me soit permis de faire observer que l'Esprit de Dieu, agissant dans le prophète, ne s'associe pas avec l'homme âgé, pleurant le souvenir du *passé*, ni avec les personnes plus jeunes qui se réjouissent du *présent* (voyez Esdr. 3), mais Il dirige le cœur du peuple en avant vers l'*avenir*. Les pleurs étaient vrais et sincères, et il en était tenu compte, comme un service rendu à Dieu, mais ni l'une ni l'autre de ces choses n'étaient parfaites. L'Esprit qui agit selon Dieu ne se complaît en aucune, mais Il porte le cœur et l'espérance en avant. Tout en encourageant, par Son serviteur, le peuple dans son travail, Il lui parle aussi de la gloire future de la maison et de la stabilité du véritable Zorobabel, alors que tout ce qui est de cette création aura été ébranlé et mis de côté.

L'Esprit, de nouveau, revient par le moyen d'un apôtre, sur les vérités que le prophète vient de nous présenter (voyez Hébr. 12). Il nous dit que tout ce qui va être ébranlé, c'est *tout ce qui a été fait de main* c'est-à-dire, je le suppose, tout ce qui n'a pas sa racine ou son fondement en Celui en qui « toutes les promesses sont oui et amen » [2 Cor. 1, 20]. Lui seul est le Rocher. Son œuvre est parfaite [Deut. 32, 4]. Christ le Seigneur peut dire et dira en effet : Ce qui est de Lui ne peut être ébranlé, mais doit subsister à toujours. Dans la foi et l'espérance de ce que nous avons en Lui et de Lui, répétons-nous les uns aux autres, bien-aimés, ces paroles de l'apôtre : « C'est pourquoi, recevant un royaume qui ne peut pas être ébranlé, retenons la grâce avec laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte » [Hébr. 12, 28]. Amen.

Zacharie

Zacharie participa avec Aggée à cette énergie de l'Esprit dont les captifs de retour étaient animés pour la construction du temple. Mais, sous l'inspiration divine, Aggée s'occupe plus particulièrement de ce seul objet. Toutes les paroles qu'il prononce sont adressées aux captifs comme autant d'encouragements pour le travail qui se trouve devant eux. Le regard de Zacharie ne se borne pas là ; il anticipe des jours à venir dans l'histoire d'Israël et dans celle des nations, et se propose un autre but que celui d'encourager les ouvriers dans leur construction.

Ce livre s'ouvre par une sorte de préface dans laquelle le prophète, avant d'entrer dans les détails de sa vision, avertit solennellement le peuple, l'engageant à ne pas traiter la parole que le Seigneur lui adresse par son moyen, comme leurs frères avaient traité les paroles que le Seigneur leur avait fait annoncer par le moyen

d'autres prophètes, et qui, néanmoins, avaient eu toutes leur accomplissement contre eux — «les avaient atteints», selon qu'il s'exprime (chap. 1, 1-6).

Il entreprend ensuite le récit de ses visions. Quant à Aggée, il n'eut point de visions ; tandis que Zacharie est presque uniquement instruit par ce moyen. Mais ils prophétisèrent tous deux la même année, la seconde de Darius le Perse.

Chapitre 1, 1 à 17. Cette vision peut être appelée *la vision des chevaux entre les myrtes*. Le premier de ces chevaux était monté par un cavalier ; les autres formaient l'arrière-garde et paraissaient être sans conducteur^[11].

Le prophète demande à l'ange envoyé de Dieu pour le servir ce que cela signifiait. Celui qui montait le premier cheval répond au prophète, que les chevaux qui le suivent sont les agents chargés d'exécuter le bon plaisir de l'Éternel sur la terre. À leur tour, les chevaux qui représentent les Gentils prennent la parole pour annoncer que toute la terre est habitée et en repos, c'est-à-dire, que son état répond à leurs désirs. Car, telle était assurément la pensée du cœur des nations que Dieu avait élevées sur l'abaissement et la ruine de Jérusalem : c'était là ce qu'elles voulaient, être élevées et exaltées sur la ruine du peuple de Dieu.

Là-dessus, l'ange qui tenait ferme pour Jérusalem prend aussitôt l'alarme et plaide en faveur de la cité du Seigneur et d'Israël. Le Seigneur ayant répondu à cet appel, l'ange semble communiquer la réponse au prophète, lui apprenant que le Seigneur était mécontent des Gentils qui étaient en repos quoiqu'ils eussent ajouté à l'affliction de Jérusalem, mais que Jérusalem serait restaurée, que le temple serait rebâti, et que les villes du pays seraient de nouveau occupées.

Versets 18 à 21. Nous pouvons appeler la seconde vision, la vision *des quatre cornes* et *des quatre forgerons*. D'un côté, elle offrait au prophète le spectacle des adversaires gentils qui avaient dispersé Juda ; de l'autre, elle lui montrait ceux qui allaient venger son peuple de ses adversaires gentils.

Chapitre 2. La troisième vision est celle de *l'homme qui tient à la main un cordeau à mesurer*. Le prophète est maintenant en présence non seulement de l'ange qui parlait avec lui, mais aussi d'un autre ange et d'un homme qui tient une mesure à la main ; et, en outre, il entend la voix du Seigneur, ou du moins Ses paroles lui sont rapportées. L'ensemble de tout cela a pour objet de lui faire connaître que Jérusalem reprendra sa place et qu'elle sera de nouveau établie et élevée en gloire ; et que, lorsque la gloire y habiterait de nouveau, un examen minutieux serait fait des nations qui avaient troublé l'Israël de Dieu au jour de sa calamité^[12]. En ce jour-là Sion chantera de joie, les nations aussi s'uniront au Dieu d'Israël, et toute chair verra le salut de Dieu [Luc 3, 6] et reconnaîtra positivement que la présence du Seigneur est de nouveau sur la terre.

Chapitre 3. La quatrième vision est celle de *Joshua, le grand sacrificateur*. Ayant ainsi reçu un gage de la restauration de la cité, nous avons maintenant, dans une autre vision, le tableau de la justification du peuple ; et cette justification d'Israël amène comme résultat final l'acceptation et la position magnifique d'Israël aux jours du royaume, alors que le Messie, « le berger et la pierre d'Israël » [Gen. 49, 25], sera exalté providentiellement en autorité sur toute la terre. Mais ce tableau est si vrai et si vivant que nous pouvons l'appliquer comme l'histoire de la justification de tout pécheur, ainsi que nous savons qu'il n'est qu'une seule et même justification pour chacun de nous comme pour tous ceux qui ont péché. Ce que nous avons sous les yeux, c'est le pécheur, le souillé, le Joshua couvert de vêtements sales, élu, purifié, et revêtu de nouveaux vêtements ; et tout cela en grâce, dans une grâce qui agit d'elle-même en vertu du sang de Christ, tandis que nous demeurons ainsi que Joshua silencieux devant elle.

Chapitre 4. La cinquième vision est celle « du chandelier d'or ». Si, dans la précédente vision, nous avons considéré le grand fait de la justification et la valeur de Christ appliquée à l'état souillé d'Israël, ici nous trouvons la communication de la puissance et l'application du Saint Esprit aux circonstances de ce peuple. L'ordre dans lequel ceci nous est présenté est donc parfaitement celui qui convient. Mais si la puissance a été accordée, elle ne doit pas être retirée jusqu'à ce que la grâce ait eu tout son cours, et que l'œuvre déjà commencée ait été pleinement accomplie — jusqu'à ce que la restauration du jour de Zorobabel ait été complétée au jour de l'arrivée du Messie royal, le Zorobabel véritable, l'héritier et le soutien de l'honneur et de la force de la maison de David, le chef de l'ordre établi par toute la terre, comme ce doit être dans les jours du royaume.

Chapitre 5, 1 à 4. La sixième vision est celle du « *rouleau volant* ». C'est l'exposé de la malédiction ou du jugement poursuivant et atteignant les pécheurs ; qu'ils se soient montrés pécheurs contre leur prochain par le vol, ou bien contre Dieu par de *faux serments*^[13]. Les précédentes visions étaient toutes remplies de grâce à l'égard d'Israël, soit sous la providence de Dieu ou à cause du Messie, soit par le Saint Esprit ; mais maintenant il s'agit de visions de jugement.

Chapitre 5, 5 à 11. La septième vision est celle de *l'épha avec la femme assise au milieu*. C'est là le tableau de la méchanceté — *avoμia* — l'iniquité. Elle est cachée ; — la femme est dans l'épha, et elle est transportée au pays de Shinar qui est le lieu de sa base, l'endroit où elle commença sa course. C'est là une chose que nous savons, car Nimrod fut le premier grand représentant du méchant, de l'inique, qui doit être détruit au jour du Seigneur. Ce mal est ici enfoui dans un épha, comme en Matthieu 13 il l'est dans *trois mesures de farine* — il est, si je puis m'exprimer ainsi, caché sous le masque d'une profession religieuse revêtue du nom de judaïsme ou de christianisme. Mais que l'on considère la chose à son commencement ou à sa fin, c'est réellement Babylone, « le pays de Shinar », comme nous le montrent le chapitre 17 de l'Apocalypse et une foule d'autres passages.

Chapitre 6, 1 à 8. La huitième vision nous fait voir « quatre chariots » qui symbolisent les quatre grandes monarchies dont le prophète Daniel nous parle avec tant de détails. Ces chariots attelés de différents chevaux s'avancent sortant d'entre deux montagnes d'airain, et se dirigent respectivement vers le pays qui leur est assigné ; ceci rappelle, il me semble, la première vision ou « les chevaux entre les myrtes ». Cependant nous avons ici un fait nouveau, savoir, que le second chariot a réglé l'affaire que Dieu avait avec le premier — ou, pour me servir du langage de la vision, « ceux qui sortent vers le pays de l'aquilon ont fait reposer mon Esprit dans le pays de l'aquilon ». Le Perse avait, aux jours de Zacharie, renversé le Chaldéen.

Chapitre 6, 9 à 15. Ces derniers versets du même chapitre semblent être une sorte d'appendice à la vision des quatre chariots^[14]. Le prophète reçoit l'ordre de choisir certains enfants de ceux qui étaient de retour de la captivité, de mettre en leur présence des couronnes sur la tête de Joshua le grand sacrificateur, et de s'adresser à lui comme étant le type de Celui dont le nom est Germe et qui est destiné à rebâtir le temple de l'Éternel, à être revêtu de majesté, et sera à la fois, le roi et le sacrificateur, par lequel la paix sera établie d'une manière assurée aux jours prochains de Son royaume. La cérémonie achevée, le prophète avait ordre de remettre les deux couronnes entre les mains de certaines personnes dont la charge était de les garder dans le temple de l'Éternel, comme un mémorial de cette gloire et de cette puissance que devait revêtir au temps de la fin, l'homme duquel le nom est Germe, c'est-à-dire, le Messie d'Israël, le Christ de Dieu.

Mais, nous pouvons remarquer maintenant, que les visions de Zacharie prennent fin avec le sixième chapitre. Observons aussi que nous sommes transportés dans une autre année, la quatrième du règne de Darius au lieu de la seconde. Mais je me propose de considérer ces chapitres comme je l'ai fait pour les

précédents, c'est-à-dire, en distinguant l'une de l'autre les diverses parties dans lesquelles ils me paraissent devoir être divisés.

Chapitres 7 et 8. Ces chapitres ne doivent pas, je crois, être isolés l'un de l'autre, car le dix-neuvième verset du chapitre 8 paraît faire une allusion directe au troisième verset du chapitre 7. Ils forment dans leur ensemble la communication faite par le Seigneur au prophète, en réponse à ce qui avait été demandé par les captifs de retour au sujet de la continuation des jeûnes. La réponse du prophète commence par une humiliante parole adressée à la conscience. Ils avaient, il est vrai, observé un jeûne rigoureux durant les années de leur captivité, mais l'avaient-ils fait pour l'amour du Seigneur, voilà la question qu'ils devaient se poser à eux-mêmes.

Le caractère de la réponse que le prophète, sous l'inspiration du Saint Esprit, fait à la demande du peuple, est vraiment digne d'une attention sérieuse ; mais il serait trop long de la considérer maintenant dans ses détails. Je ne m'arrêterai donc qu'un instant sur ce sujet, pour faire observer que la parole de Zacharie rappelle la manière d'agir du Seigneur Jésus en un pareil cas. Jamais Il ne répondit à une question, sans chercher à mettre la conscience et le cœur en exercice. Son but était plutôt de mettre à découvert l'état moral de l'individu, que de satisfaire uniquement à ses interrogations. Il en est de même ici de Zacharie. Il humilie, il exhorte et enseigne, avant de répondre. Mais quand il en vient à donner la réponse, il le fait assurément d'une manière parfaite et bénie. Il leur déclare que leurs jeûnes seront changés en fêtes, et leur annonce, en outre, les jours glorieux et bénis réservés encore à Israël.

Les chapitres 9 et 10 lus et considérés ensemble forment encore une autre communication du prophète.

Il est d'abord annoncé que la Syrie, les Philistins, Tyr et Sidon devaient être humiliés (à l'exception peut-être d'un petit résidu), aux jours où Dieu se montrerait comme le protecteur et le vengeur d'Israël et où Il aurait l'œil sur les hommes. Après cela, l'apparition de la gloire royale du Messie est anticipée et offerte comme nous savons qu'elle le fut au jour de Matthieu 21. Mais ayant été rejetée alors, elle est réservée pour le jour à venir où elle revendiquera sa place et fera valoir et triompher ses droits par le jugement, ainsi que notre prophète lui-même nous le déclare ici^[15]. Mais après ces choses le royaume sera universellement établi dans toute sa puissance et dans la paix. Le prophète s'adresse ensuite au Messie Lui-même et s'entretient avec Lui du résultat de Son œuvre, disant que par le sang de Son alliance les prisonniers de Son peuple seraient mis en liberté. Puis il a quelques mots des plus opportuns pour Israël, lui présentant le Messie comme l'objet de sa confiance et la réalisation assurée de toutes ses espérances de victoire et d'honneur.

Les résultats infiniment bénis de la restauration d'Israël sont développés au chapitre 10.

Chapitre 11. Ce chapitre peut être lu isolément. Il nous présente, je crois, le tableau anticipé du ministère du Seigneur Jésus dans le caractère qu'il revêt dans l'évangile de Matthieu — précédé toutefois de l'annonce de jugements solennels comme nous le voyons dans les versets 1 à 3.

Le Messie commence par nous parler de la mission dont Il est chargé par le Dieu d'Israël, qui L'envoyait pour paître les brebis exposées à toutes sortes de maux par le fait de leurs *possesseurs*, de leurs *vendeurs*, de leurs *bergers* — c'est-à-dire, de la part des gens tels que les Romains, les Hérodes et les pharisiens.

Il nous fait savoir ensuite que pour remplir Son mandat Il avait pris deux verges. Ces verges avaient une signification ou étaient symboliques. À une autre époque, Moïse eut aussi sa verge ; mais le Messie en avait deux maintenant : elles signifiaient force et beauté, deux choses que Christ devait apporter à Israël, pour l'affermir et l'enrichir, pour le placer dans une position assurée et l'y glorifier. Les habitants du pays, la grande masse de la nation juive, ne Lui donnent que du mécompte dans Son service, et Il se voit obligé de séparer « les pauvres du troupeau », de la généralité du « troupeau exposé à la tuerie ».

Le premier service qu'Il remplit nous est alors rapporté. Après avoir commencé à paître les brebis d'Israël (comme nous le voyons dans les premiers chapitres de Matthieu), Il retranche trois des pasteurs qu'Il a trouvés dans le pays. C'est ce que nous voyons en Matthieu 22 : les pharisiens, les hérوديens et les sadducéens, chefs religieux du peuple, sont réduits au silence dans leur controverse avec le Seigneur Jésus.

Après avoir fait cela, le Messie les désavoue. Il en donne le témoignage en brisant Sa verge « beauté » ainsi que nous le voyons agir en Matthieu 23. En se retirant comme Il le fait là, Il leur enlevait leur beauté : plus de gloire pour eux, en effet, du moment qu'ils Le perdent. Sans Lui, ils n'étaient qu'une tête sans couronne ; et la chose étant ainsi, *tout* est perdu pour le moment.

Il nous dit alors que « les plus pauvres du troupeau » prirent garde à Lui comme étant la parole de l'Éternel, choses que nous voyons dans un ordre parfait en Matthieu 24 et 25.

Il prophétise ensuite au sujet de la trahison et de la mort qu'Il devait rencontrer et que nous décrivont Matthieu 26 et 27. Notre prophète fait suivre cela, comme nous savons que ç'a été le cas historiquement, de la ruine et de la dispersion d'Israël. L'autre verge appelée « cordon » est aussi brisée^[16].

Tout cela est une anticipation admirable du ministère de Christ ici-bas. Mais l'histoire du véritable et bon Berger et de Ses rapports avec le troupeau nous ayant été ainsi représentée, nous avons ensuite l'histoire de ce troupeau et de ses rapports avec le pasteur inutile et insensé. Plusieurs passages des Écritures nous font connaître que l'apparition de l'Antichrist est un jugement infligé à Israël à cause de son rejet du Christ de Dieu, le véritable Messie du peuple. Mais tout cela est encore futur. Voyez les versets 15 à 17^[17].

Chapitres 12 à 14. Ces chapitres complètent la prophétie de Zacharie. Ils nous parlent du « jour du Seigneur » ou de cette grande intervention qui doit introduire le royaume. Dieu est d'abord célébré sous trois différents caractères de gloire — comme étant Celui qui étend les cieux, qui pose les fondements de la terre, et qui forme l'esprit de l'homme : trois caractères que le royaume doit manifester. Car alors le Dieu de grâce et de gloire sera connu comme ayant étendu les cieux, comme ayant affermi la terre et renouvelé l'homme. Les détails qui suivent cette introduction témoignent de ces choses. Il s'agit ici, comme je l'ai dit plus haut, des traits qui caractérisent « les jours du Seigneur ».

Les ennemis confédérés de Jérusalem seront dispersés sous les murs mêmes de Jérusalem en ce jour-là, et tout cela aura lieu de manière à amener certains résultats moraux. Si, d'un côté, la *main* du Seigneur opère au milieu des circonstances de ce jour, l'*Esprit* de Dieu agira aussi dans le peuple en ce même jour.

Tout cela est décrit ici d'une manière infiniment bénie. L'Esprit commence Son œuvre à leur égard en produisant dans leur cœur une profonde conviction de péché. Ils sont amenés à se souvenir du péché qu'ils ont commis contre la personne de Jésus et à le pleurer amèrement. Puis, ils découvrent par la foi que le remède pour ce péché se trouve en ce même Jésus que leurs mains iniques ont crucifié et mis à mort. Ils considèrent ensuite leurs voies, et se purifient avec un zèle vraiment lévitique. Conformément à Deutéronome 13, on n'épargne rien, de quelque cher lien de parenté qu'il s'agisse. Ils peuvent alors entrer en communion avec Jésus au sujet de ces blessures qu'ils Lui ont faites eux-mêmes^[18].

La main du Seigneur opérera alors de concert avec Son Esprit, le feu de la persécution ou de la discipline (appelé par Jean-Baptiste le nettoyage de l'aire [Matt. 3, 12]) prenant son cours ; et alors le Seigneur reconnaîtra de nouveau Juda, et sera aussi reconnu de Juda à la manière de Deutéronome 26, 17 à 19.

Cela nous amène à la fin du chapitre 13. Le chapitre 14 et dernier s'ouvre par le récit du grand combat qui se livre autour de la cité, événement qui avait été anticipé au commencement du chapitre 12, mais qui est décrit ici plus à fond et avec plus de détails, ainsi que l'intervention du Seigneur Lui-même en faveur de la cité et les

résultats de sa délivrance, qui sont la consécration de cette cité comme le centre des desseins terrestres de Dieu, et le siège de Sa gloire terrestre ; puis vient le tableau de la joie milléniale des nations qui y célébreront leurs jours de fête, faisant ainsi de Jérusalem la scène de l'allégresse publique, des réjouissances universelles.

Au milieu de tout cela nous est présenté, d'une façon bien solennelle, le jugement de ceux qui ont combattu contre Jérusalem et aussi de ceux qui ne voudraient pas y monter pour adorer aux jours de sa gloire. Ce qui aurait dû être réalisé plus tôt et ne l'a pas été jusque-là, le sera alors. La *sainteté* sera ce qui caractérisera alors toute chose — la consécration à Dieu. Il n'y aura plus aucune tache, aucune exception, comme ç'a été le cas jusqu'à ce moment. Le Cananéen se trouvait dans le pays, il y avait été laissé après qu'Abraham y avait été introduit ; mais désormais « il n'y aura plus de Cananéen dans la maison de l'Éternel des armées » (voyez Gen. 13, 7 ; Zach. 14, 21).

Malachie

Malachie clôt les écrits des petits prophètes, comme on les appelle d'ordinaire, en même temps qu'il complète le volume de l'Ancien Testament. Cette circonstance suggère et autorise la pensée que nous y trouverons une courte revue de l'histoire antérieure d'Israël.

Dès le commencement, le Seigneur avait été occupé à mettre à l'épreuve, de diverses manières, ce peuple qu'Il avait pris pour être sien. Après l'avoir délivré de l'Égypte et l'avoir conduit à travers le désert, sous la direction de Josué, Dieu l'établit dans le pays qui avait été promis à ses pères. Et alors, dans un certain sens, Il recommença Ses voies avec lui comme sur un nouveau pied. C'est ce qui se voit dans les jours des juges qui succédèrent à Josué. Mais que fut l'histoire ? Le peuple se montra transgresseur ; le Seigneur dut intervenir par le châtiment : le peuple pleura sous les coups de la verge ; le Seigneur suscita un libérateur. Voilà ce qui eut lieu maintes et maintes fois.

Mais durant tout ce temps, Dieu garda Israël, devant Lui et sous Sa direction. En ces jours, la captivité ne fut point connue et aucun étranger ne vint prendre possession du pays. Israël était encore chez lui. Le pays lui appartenait encore, et Jéhovah était son roi aussi bien que son Dieu.

Au temps convenable, le Seigneur éleva le trône et la maison de David. Le peuple prospéra comme royaume, mais le royaume devint infidèle comme l'avait été la nation. Le Seigneur usa d'un long support en faveur de la maison de David, comme Il l'avait fait à l'égard de la nation. Le livre des Juges et celui du deuxième des Chroniques nous font voir tout cela. Mais, à la fin, Israël perdit sa patrie, fut emmené en captivité, et, sous les rois d'Assyrie et de Babylone, eut à faire l'expérience d'une condition pire que celle qu'il avait jamais connue sous la verge des Philistins, des Madianites et des Cananéens. C'est maintenant que prennent place la dispersion du peuple parmi les Gentils et l'envahissement du pays aussi par les Gentils.

Tout cela était affreux. Cependant, une restauration s'effectue, et les captifs retournent de Babylone pour reposséder Jérusalem, pour la rebâtir et la repeupler. La maison de Dieu est édifiée de nouveau ; Son nom y est encore adoré et le service de Son autel rétabli. Mais cet état de choses présentait un aspect tout nouveau. Israël n'était plus maintenant une nation établie dans son propre pays, comme il l'avait été du temps de Josué et des juges ; il n'était pas non plus un royaume placé sous la domination d'un de ses propres enfants (seule royauté que la gloire pût accompagner), comme sous David et ses fils. Le peuple n'était maintenant qu'un vassal des Gentils. Il était redevable au Gentil de la faveur qui lui avait été accordée de pouvoir occuper le pays de ses pères et observer les lois et le service de son Dieu. Il était assujéti au Perse, dont son gouverneur n'était que le vice-roi.

C'était là, assurément, une condition nouvelle. Mais Israël y est placé pour être encore éprouvé par ce moyen, être éprouvé à fond, et pour être pleinement convaincu par là de son entière ruine morale. Car c'est ainsi que la chose a lieu en effet : lorsque le peuple est placé sous l'épreuve, dans ces nouvelles circonstances, il faillit comme toujours. Le livre des Juges avait déjà témoigné contre Israël comme *nation* ; le deuxième livre des Chroniques avait témoigné contre lui comme *royaume* ; et maintenant Esdras, Néhémie et cette prophétie de Malachie témoignent contre lui comme *captifs de retour*.

Il me faut cependant aborder un autre ordre d'idées.

Les captifs de retour fournissent au commencement quelques magnifiques exemples de foi et de dévouement pratique ; mais Malachie les laisse, comme nous pouvons le voir ici, dans une condition morale des plus tristes. De plus beaux jours, cependant, avaient signalé d'abord leur retour. Des événements importants, plus importants que tous ceux qui s'étaient accomplis en Israël depuis de longues années, venaient de se passer : nous voulons dire le voyage de Babylone à Jérusalem, la réédification du temple, la construction de la muraille et la purification répétée de toute la congrégation. Et cependant, il ne se faisait pas de miracle : tout s'accomplissait par la force et l'énergie morales, par le travail de l'Esprit de Dieu dans le peuple, plutôt que par l'action de la main de Dieu, travaillant en sa faveur. Il n'y avait pas de colonne de nuée pour le conduire à travers ce second désert ; il avançait pourtant par la puissance de l'Esprit, dont la présence est rendue si évidente dans le jeûne et la prière des bords de l'Ahava [Esdr. 8, 21]. Il refusa de contracter des alliances avec les Samaritains, dans la conscience de son nazaréat.

Ces fidèles Israélites ne réglèrent en rien leur conduite sur les usages des nations, ni sur la tradition des anciens, non plus que leurs pensées ou leur sagesse propres. La Parole de Dieu seule était leur loi. Nous voyons la grâce et les dons resplendir d'une manière admirable dans quelques individus, tels qu'Esdras et Néhémie. La lumière qui brillait en Esdras et le dévouement sincère qui caractérisait Néhémie purent conduire le peuple à travers les difficultés, alors que la verge de Moïse ne se trouvait plus au milieu du camp pour opérer des miracles à la vue de l'ennemi.

Je ne parle pas de Mardochee et d'Esther, nonobstant tout ce qu'il y a d'extraordinaire et d'admirable dans leur cas, bien que sans l'intervention d'un miracle en leur faveur, par la raison qu'ils représentent Israël dans la *dispersion* et non en tant que de *retour de captivité*.^[19]

Mais ces moments d'un plus grand éclat s'étaient évanouis désormais, et Malachie nous fournit le dernier tableau que contienne l'Ancien Testament de l'état d'Israël, état bien triste et bien humiliant en vérité.

Au temps convenable arrive l'heure du Nouveau Testament, et nous trouvons les choses juste dans l'état que Malachie nous avait promis qu'elles seraient. Le Messie, le Seigneur du temple, apparaît, introduit par Jean-Baptiste, le messenger annoncé dans Malachie 3, 1, et l'Élie de Malachie 4, 5 (si le peuple eût voulu Le recevoir). La série d'épreuves commencée au jour de l'Exode et continuée jusqu'au jour du retour de la captivité est reprise maintenant. Le Messie est présenté^[20], et Il s'offre Lui-même, sous des formes nombreuses et variées, à l'acceptation d'Israël. À la fin, l'Esprit est donné et les apôtres, remplis du Saint Esprit, appellent Israël à la repentance et à la foi, afin que viennent ces temps de rafraîchissement et du rétablissement de toutes les choses annoncées et promises par la bouche de tous les prophètes. Ce sont là les visitations les plus glorieuses et les plus riches, les dernières et pourtant les meilleures, celles qui forment la clôture et qui néanmoins promettent le plus ; mais, comme toutes les autres, elles demeurent sans résultats, et Israël n'est pas rassemblé.

En Égypte, dans le désert ou dans le pays, comme pèlerins ou comme captifs, comme nation ou comme royaume, en présence du Messie et de Ses œuvres, ou visité par l'Esprit Saint et les effets de Sa puissance,

Israël est infidèle du commencement à la fin, et durant toutes les épreuves de la longue patience de la grâce et de la sagesse de Dieu. « Ils résistent toujours à l'Esprit Saint » [Act. 7, 51], comme le dit d'eux une voix inspirée ; et, selon une autre parole aussi inspirée : « Ils remplissent toujours la mesure de leurs iniquités » [1 Thess. 2, 16].

La nation avait été préservée, comme nous l'avons vu, et gardée dans le pays jusqu'à ce que le roi (la maison de David) eût été établi ; — et à présent, aux jours de Malachie, elle y est ramenée et maintenue jusqu'à ce que le Messie apparaisse et se présente à eux. « La verge de la tribu de Juda » est garantie ou préservée, afin que « le germe de la racine d'Isaï » [És. 11, 1] puisse lui être offert.

À l'ouverture des évangiles, nous trouvons la citation de plusieurs passages de Malachie comme appartenant à ce moment-là des évangélistes. C'est ainsi que la fin de l'Ancien Testament se lie au commencement du Nouveau. Et ces rapports simples et frappants témoignent de l'unité du divin volume ; ils révèlent quelque chose de la gloire morale de ce Livre et nous font connaître ce que nous apprenons d'un autre témoin encore plus direct, c'est-à-dire d'un passage du Livre lui-même, que « de tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres » [Act. 15, 18].

Voici de quelle manière nous pouvons rapidement esquisser cette prophétie :

Chapitre 1. — Ce chapitre s'ouvre par un exposé terrible de la condition morale des captifs de retour. L'état d'Israël fut-il jamais pire ? Si l'idolâtrie l'avait caractérisé jusque-là, c'est l'impiété qui le fait maintenant : l'esprit de moquerie, l'esprit qui se joue des droits de Dieu et les renie, et ne fait que se moquer des appels les plus tendres et des sollicitations les plus miséricordieuses ; de sorte que nous pouvons dire du temps où vivait Malachie, que si l'esprit immonde s'était retiré, il avait été remplacé par un esprit plus méchant encore [Matt. 12, 43-45]. Nous ne pouvons pas dire que l'esprit immonde était revenu, amenant avec lui sept autres esprits ; car nous ne trouvons dans ce prophète aucun trait qui implique un retour du peuple à l'idolâtrie. Mais nous pouvons dire qu'un esprit plus méchant que l'ancien était venu occuper sa place.

Le mot « *en quoi avons-nous* » que nous trouvons si souvent répété dans ce chapitre en réponse aux appels et aux reproches du Seigneur, résonne d'une manière bien solennellement triste à nos oreilles.

Chapitre 2. — Le Seigneur, dans ce chapitre, adresse maintenant, par la bouche de Son prophète, une parole de reproche aux sacrificateurs, comme Il l'avait fait auparavant envers le peuple. L'Esprit fait naître dans le cœur du prophète une parole de répréhension contre les abominations commises en Juda et en Jérusalem, parce que l'alliance faite avec la nation avait été violée. Le Seigneur fait en même temps connaître au peuple qu'ils n'étaient pas à l'étroit dans le Seigneur, qui avait, par-devers Lui-même, dans Son Esprit, toutes les ressources, toutes les richesses nécessaires pour accomplir fidèlement Sa part dans cette alliance, mais qu'ils avaient été leurs propres ennemis à eux-mêmes, en violant les engagements qu'ils avaient pris dans cette même alliance. L'alliance est envisagée sous l'emblème d'un contrat ou de promesses de mariage, et c'est conformément au style des prophètes en général, et selon une figure suggérée tout naturellement par le propre langage du Seigneur à l'égard de Lui-même et de Son peuple d'Israël.

Chapitres 3 et 4. — Le Seigneur, tout en poursuivant Sa controverse au sujet de l'état de péché d'Israël, lui fait savoir d'une manière positive que le Seigneur du temple va paraître, précédé de Son messenger, mais que cette mission se trouverait être quelque chose qui serait toute différente de ce qu'ils attendaient. Ils pensaient, sans aucun doute, que cette venue leur assurerait du crédit et de l'honneur, et leur apporterait la délivrance et la gloire ; c'est là ce qu'ils recherchaient — et ils prenaient leurs délices dans cette perspective (v. 2). Mais le prophète s'applique à les désabuser et leur fait connaître que cette venue du Messie serait caractérisée par le *jugement* qu'appelait inévitablement leur mauvaise condition. En sorte que la seule chose dont il pouvait s'agir

à présent pour eux était de savoir : Qui pourra soutenir le jour de la venue du Seigneur ? non pas, qui en racontera les gloires et les bénédictions, comme ils eussent pu le penser ; mais, qui soutiendra l'examen solennel dont il sera accompagné ?

Toutefois, malgré toutes les injures qui Lui avaient été faites, Dieu était encore riche en patience. En eût-il été autrement, Dieu eût-Il été semblable à l'homme, Israël aurait déjà été consumé, tandis que, même à présent, ils pouvaient faire l'expérience qu'Il était disposé à les bénir au-delà de leur attente, pourvu seulement qu'ils obéissent.

C'est au milieu de toute cette iniquité nationale que le résidu est manifesté. Le Seigneur déclare qu'Il les tient inscrits, eux et leurs voies, dans Son livre de *mémoire*, dès à présent, et qu'Il les *manifestera comme Ses précieux joyaux* au jour prochain où paraîtra le soleil de justice, ayant pour les uns la santé dans ses ailes, mais étant pour les autres aussi ardent qu'un four ; — absolument comme les deux dont le Seigneur Lui-même parle dans les évangiles, et qui seront ensemble, soit au lit, soit au moulin, soit aux champs [Luc 17, 34-36].

Le prophète termine ensuite, en adressant au résidu des exhortations et des promesses ; et l'Ancien Testament se ferme de la même manière que s'ouvre le Nouveau, car, au commencement de saint Luc, nous retrouvons ce résidu dans les personnes de Zacharie et d'Élisabeth, suivant le conseil que leur avait donné Malachie d'obéir à la loi de Moïse, dans ses statuts et ses jugements ; et nous les voyons aussi recevant l'Élie dans la personne de leur fils Jean, en conformité avec la promesse de Malachie.^[21]

Il me reste encore quelques mots à ajouter sous forme de post-scriptum.

Le Jean-Baptiste des évangiles est identifié (quant à l'office, non pas personnellement) avec l'Élie de Malachie (Matt. 11 ; Marc 1 ; Luc 1 ; 7). Jean-Baptiste était prêt à remplir la promesse faite à Israël par le prophète. Il était comme le messenger envoyé pour préparer la voie du Seigneur du temple, et comme celui qui devait convertir le cœur des pères envers les enfants, et le cœur des enfants envers leurs pères. Mais Israël fut incrédule ; et comme l'ancien oracle est un oracle qui demeure vrai dans l'histoire de ce peuple : « Si vous ne croyez point, certainement vous ne serez point affermis » (És. 7, 9) — Israël demeura sans bénédiction.

Aux jours d'Achab, Élie, comme nous le voyons en 1 Rois 18, fut employé à une œuvre de restauration. Mais ce ne fut que pour un temps. Le peuple se réjouit momentanément à sa lumière, mais Jézabel l'obligea à se retirer de nouveau dans le désert. Il en fut de même de Jean : sa lumière aussi fut un sujet de joie, mais ce ne fut encore que pour un temps. La multitude se fit baptiser par lui ; mais les méchants le haïrent, et ce fut la Jézabel de son époque qui le fit décapiter. Israël fut laissé non affermi soit par Élie, soit par Jean.

Mais l'Élie promis apparaîtra encore, pour introduire réellement à la puissance royale du Messie : car Dieu est véritable, quoique tout homme soit menteur [Rom. 3, 4] ; Ses dons et Sa vocation sont sans repentance [Rom. 11, 29]. Il sera fidèle à Israël, quoique Israël ait toujours été trouvé infidèle, ainsi que nous avons pu le constater. Il accomplira Ses desseins de grâce, bien que l'iniquité et la perversion du monde, d'Israël, ou de l'homme individuellement, n'aient jamais été aussi profondes et aussi criantes. « Sa justice et Sa grâce demeurent éternellement » [2 Cor. 9, 9].

« Et ainsi tout Israël sera sauvé selon ce qui est écrit : Le libérateur viendra de Sion et détournera de Jacob l'impiété » (Rom. 11, 26).

1. ↑ Le verset 14 du chapitre 13 nous présente la pensée, exprimée par l'apôtre en Romains 11, 29, savoir, que la miséricorde divine rassemblerait Israël à la fin, parce que *les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance*.

2. ↑ Études sur la Parole, tome III, p. 275, etc.

Il paraît que le verset 7 du chapitre 6 doit être ainsi traduit : « Mais de même qu'Adam ils ont transgressé l'alliance ». Cela rappelle ainsi qu'Adam et le Juif furent tous deux placés sous la loi et partant devinrent transgresseurs. C'est du reste l'enseignement du septième aux Romains.

3. ↑ Précisément comme nous l'apprend Jean 7. Là ce même fleuve est suivi dans son cours à travers les entrailles des saints. Mais il est déclaré qu'il ne pouvait commencer de couler alors, parce que Jésus n'était pas alors glorifié. Ici, en Actes 2, il a commencé son cours, parce que maintenant *Jésus est glorifié*.

4. ↑ *Josaphat* signifie jugement de Dieu.

5. ↑ Aucun temps n'est assigné à cette prophétie, mais elle doit avoir été prononcée entre la destruction de Jérusalem et celle du pays d'Édom par les Chaldéens, l'épée de Dieu en ce jour-là.

6. ↑ 2 Rois 14 en avait donné une preuve à Jonas.

7. ↑ Le péché de Jonas est celui dont se rendirent coupables les Israélites. Ils ont, lui et eux, également repoussé toute pensée de grâce envers les Gentils (1 Thess. 2, 16). Lorsque Paul commença à parler de la grâce de Dieu envers les Gentils, les Juifs ne voulurent plus l'écouter (Act. 22, 21-22).

8. ↑ Entre l'accomplissement de l'un de ces versets et celui de l'autre, il y a un long intervalle dont Michée ne parle pas, il est vrai.

9. ↑ J.N.D., Études sur la Parole.

10. ↑ J.N.D., Études sur la Parole.

11. ↑ Ils sont représentés sans cavaliers, je suppose, afin de figurer la force inintelligente et brutale des Gentils en dehors de la direction de l'Esprit de Dieu. Un homme était monté sur le premier cheval ; c'est là, je suppose, un symbole de l'énergie divine qui réglait les destinées d'Israël. Le cavalier n'était autre que « l'ange de l'Éternel ». Nebucadnetsar avait été comme un cavalier (Dan. 4). Tels étaient maintenant les trois autres puissances gentiles (voyez Ps. 49, 20). Pareillement, dans la vision suivante, les Gentils sont des cornes, choses destituées d'intelligence ; les amis d'Israël sont « des forgerons ».

12. ↑ La même chose nous est présentée en Matthieu 25, lorsque le Fils de l'homme est assis sur le trône de Sa gloire milléniale.

13. ↑ La malédiction suit la loi (Gal. 3, 10). De même que la loi avait ses deux tables, la malédiction a ses deux côtés correspondant, comme nous le voyons ici, aux deux tables.

14. ↑ Ils font entrevoir, en effet, un cinquième royaume qui doit être établi en son temps, les royaumes gentils l'ayant précédé.

15. ↑ Le rejet qui a été fait du Roi lors de Sa première venue, a rendu le *jugement* indispensable à l'établissement de la gloire en Israël. C'est ce que nous disent plusieurs prophéties, outre celle-ci de Zacharie, comme aussi le discours prophétique du Seigneur contenu en Matthieu 24.

16. ↑ La divinité du Seigneur Jésus est pleinement démontrée au verset 13. C'est *Jéhovah* qui fut apprécié trente pièces d'argent.

17. ↑ Le pasteur insensé, qui est ainsi suscité par voie de jugement ou de rétribution sur Israël à cause de son rejet du Messie, peut nous remettre en mémoire la royauté de Saül. Il traita le troupeau d'une manière très analogue à celle du berger insensé (1 Sam. 8) ; et si nous considérons son élévation au pouvoir, nous voyons qu'elle fut accordée au peuple parce qu'il avait rejeté le Seigneur dans la personne de Son serviteur Samuel. Vous pouvez à ce sujet consulter Ézéchiél 34. Mais je dois encore ajouter que si le bon Berger a été d'abord rejeté, et si en récompense d'une telle conduite le berger insensé doit être suscité, il n'en est pas moins vrai qu'à la fin le troupeau paîtra sur les montagnes et près des fleuves d'Israël, et cela sous la conduite du Roi-Berger, du véritable David qui les conduira par la force de Son bras et les nourrira selon l'intégrité de Son cœur. Toutes les Écritures publient ces vérités.

18. ↑ La communion peut être introduite (après le zèle du verset 4) par le Seigneur Jésus Lui-même, lorsque par le Saint Esprit Il prononce ces paroles : « Je ne suis point prophète mais je suis un laboureur, *car l'homme m'a acquis comme un esclave dès ma jeunesse* », car c'est ainsi que le verset 5 doit être traduit, paraît-il.

19. ↑ Les vertus qui eussent donné au résidu d'Israël ou aux captifs de retour leur véritable caractère se montrèrent dans toute leur perfection dans la personne du Seigneur Jésus, qui, pouvons-nous dire, fut le résidu de Son jour. Il voulait que Ses disciples refusassent de traiter alliance avec les Samaritains, et que cependant ils fussent soumis à la puissance gentile. « Rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu » [Matt. 22, 21] est bien comme le sommaire de la religion des captifs de retour.

20. ↑ La parole : « Et si vous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est Élie, qui doit venir » [Matt. 11, 14], dit assez clairement que le ministère de celui qui baptisa Christ était un temps d'épreuve.

21. ↑ J'ajouterai qu'il ne fut jamais promis au résidu une délivrance actuelle de la puissance gentile ; il fut enseigné à s'attacher à la Parole, à attendre le jugement du méchant et l'introduction d'un nouvel état de choses au temps convenable. Il en est de même de nos épîtres, qui ne nous annoncent pas le retour de cette beauté que possédait autrefois l'Église, mais dirigent nos regards vers une chose nouvelle et meilleure ; et le retour du Seigneur nous trouvera dans l'état où nous ont laissés les épîtres — absolument comme la première venue du Seigneur trouva le résidu de Malachie dans l'état où il avait été laissé par Malachie.